

**SAINT-JOHN PERSE**

**adpf** association pour la diffusion de la pensée française ●

**Ministère des Affaires étrangères**

**Direction générale de la coopération internationale  
et du développement**

**Direction de la coopération culturelle et du français**

**Division de l'écrit et des médiathèques**

**Fondation Saint-John Perse**

Cité du livre

8-10, rue des Allumettes. 13098 Aix-en-Provence Cedex 2

fondation.saint.john.perse@wanadoo.fr

Cet ouvrage est disponible sur [www.adpf.asso.fr](http://www.adpf.asso.fr)

Isbn 2-914935-35-8

**adpf** association pour la diffusion de la pensée française ●

6, rue Ferrus 75014 Paris + [ecrire@adpf.asso.fr](mailto:ecrire@adpf.asso.fr)

© Janvier 2005 **adpf** ministère des Affaires étrangères



ÉCRIVAINS DIPLOMATES  
AUTEURS

Il y a peu d'exemples, dans notre littérature, d'écrivains dont la vie et l'œuvre ont été en accord aussi profond que la vie du diplomate Alexis Leger et l'œuvre du poète Saint-John Perse: «Et l'écriture du poète suit le procès-verbal.»

L'Antillais créole est devenu au fil de sa vie professionnelle parisien, chinois, européen, américain... Dans ses fonctions de directeur de cabinet d'Aristide Briand et de secrétaire général des Affaires étrangères, il s'est trouvé au cœur des bouleversements de son temps, là où les dimensions du drame étaient celles du monde. Par la diversité de ses origines, de ses itinéraires, de ses voyages, de ses interlocuteurs et des problèmes qui lui furent posés, Alexis Leger a été en symbiose avec le poète, qui est, par nature, lui «aussi sur la chaussée des hommes de son temps».

À l'origine et au terme de son aventure humaine et de son poème se trouve la Terre, scène ardente de la ferveur où rois, prophètes, guerriers, aventuriers se mêlent au vent, à la pluie, à la pierre, à la mer. S'y trouve aussi l'homme, dans la diversité de ses origines, de ses rites, de ses inventions, de ses conquêtes, des drames de son histoire, l'homme, héroïque dans la solitude de sa destinée, «debout sur toutes dalles», refusant le doute et la soumission.

Ce «poème à la Terre, à l'Homme et au Temps», le diplomate l'élabore au contact de cultures multiples que leurs chants poétiques sacralisent et maintiennent vivantes. Et le poète l'écrit, en célébrant les mythes, les couleurs, les éléments, les conquêtes de l'homme, «puisque c'est de l'Homme qu'il s'agit» et surtout, négociatrice entre l'homme et le Monde, au cœur «des silences du cœur de l'Homme», la femme aimée, «demeure ouverte à l'éternel».

«La Terre, l'Homme et le Temps», le diplomate les a découverts, éprouvés, et le poète les a chantés en leur donnant son propre souffle, ce souffle dont il imprègne la langue qu'il invente.

Jusqu'au moment où se révèle au diplomate, devenu comme le poète «mauvaise conscience de son temps», la faille, qu'à défaut de combler il convient de réduire: «Qu'est-ce là, oh! qu'est-ce en toute chose qui soudain fait défaut?»

*Dominique de Villepin*

13



17

23

27

35

39

43

47

51

55

59

63

67

75

79

85



89



## Préface

---

- A La légende des ancêtres
- B La légende princière
- C Éloges: le secret du bonheur
- D Le dilemme d'*Anabase* (1924)
- E Saint-John Perse: un pseudonyme en forme d'énigme
- F Le fervent briandiste au Quai (1921-1931)
- G Le secrétaire général du Quai dans la tourmente de juin 1940
- H «Une langue nouvelle de toutes parts offerte»: les quatre premiers poèmes de l'exil américain
- I «C'étaient de très grands vents sur toutes faces de ce monde» (*Vents*, 1945)
- J «Balayer les livres» (*Vents*, I, 4)
- K Le long désir du poème de mer: *Amers* (1957)
- L Le rituel antique d'*Amers*
- M «Étroits sont les vaisseaux» ou le dialogue d'amour (*Amers*, strophe IX)
- N Stockholm, 1960

## Chronologie

---

## Bibliographie

---



À travers cette exposition et ce livret vous découvrirez, ou redécouvrirez sans doute, la bibliographie remarquable d'Alexis Leger. La vie d'Alexis Leger, l'homme et le diplomate, mais aussi celle de Saint-John Perse, son alter ego poétique.

Cette dualité – un seul homme, mais deux carrières, distinctes et réussies –, vous jugerez de quelle manière l'appréhender. Si nous sommes enclins aujourd'hui à réunir les deux noms en un seul personnage, n'oublions pas cependant qu'Alexis Leger avait toujours souhaité distinguer très clairement les deux fonctions. De fait, la plus grande partie de l'œuvre de Saint-John Perse a été écrite lorsque Leger avait renoncé à ses hautes fonctions diplomatiques.

Ses poèmes furent donc composés au cours de trois périodes distinctes : avant et peu après son service en Chine ; durant son exil aux États-Unis, pendant la Seconde Guerre mondiale ; et après 1958, alternativement en Amérique et en France.

Évitons donc la schizophrénie. Profitons plutôt d'une meilleure connaissance des deux thèmes de cette exposition : la vie et le service diplomatique d'Alexis Leger, et la poésie de Saint-John Perse. Le texte d'Henriette Levillain, qui suit, les explorera plus en profondeur, dans une prose élégante et informée.

Je me bornerai ici à faire quelques remarques susceptibles de guider votre voyage d'exploration persienne. La longue vie d'Alexis Leger (de 1887 à 1975) coïncide avec une période de l'Histoire chargée d'événements dramatiques. Parcourir l'exposition, c'est donc se porter en imagination vers la France dans ses relations avec le reste du monde face à deux grands conflits

mondiaux et à un entre-deux-guerres tourmenté, face aux crises économiques, aux immenses bouleversements politiques ainsi qu'aux vains efforts de paix, parmi lesquels ceux tentés par Alexis Leger; mais aussi face aux manifestations explosives des sciences, de la littérature et des arts. La fulgurante carrière diplomatique d'Alexis Leger (dont l'apogée fut son poste de secrétaire général du Quai d'Orsay de 1933 à 1940) trouve sa mesure dans ce contexte; mais aussi sa poésie, si originale et puissante. Évidemment, il disposait d'un cercle d'amis et d'admirateurs exceptionnels: en France, depuis Paul Claudel jusqu'à François Mitterrand, en passant par Georges Braque, Joan Miro et Darius Milhaud, et, à l'étranger, pour n'en nommer que quelques-uns: T.S. Eliot, Archibald MacLeish, Dag Hammarskjöld, Franklin Roosevelt et John Kennedy... Et aujourd'hui encore, on connaît l'admiration que lui portent Jacques Chirac, Dominique de Villepin ou encore Jean-Claude Trichet.

Vous découvrirez aussi la vivacité de sa curiosité pour tous les phénomènes rares de la nature – pour la mer, les fleurs et les oiseaux, parmi tant d'autres thèmes éloignés de ses occupations professionnelles. Je possède moi-même plusieurs lettres dans lesquelles Saint-John Perse me demandait de trouver une plante américaine, une fleur... Ou bien simplement un détail à leur sujet... Jamais je n'oublierai un été où je rendis visite à Alexis Leger et à Dorothy, son exceptionnelle épouse. Un soir, Leger me demanda si j'étais prêt à me lever tôt pour lui tenir compagnie. Bien sûr, répondis-je. Ah mais, me dit-il, ce sera très tôt, vers 3 heures du matin. Et pourquoi, demandai-je? Il me répondit: « Pour voir à la télévision

le match de boxe Ali-Frazier, diffusé en direct des Philippines.» Ainsi, grâce à sa curiosité illimitée, je pus assister – et en quelle compagnie! – à un match de boxe historique.

Regardez les photographies. En les voyant, on comprend mieux les descriptions qui ont été faites de Saint-John Perse: regard perçant, maintien appuyé d'une distance, en même temps qu'un charme magique auquel plus d'un (plus d'une!) succombait...

Notez aussi la correspondance d'Alexis Leger: son écriture presque calligraphique et ses propos qui allient majesté et humanité. J'ai récemment retrouvé un livre qu'il avait si simplement, mais avec quel poids, dédié à mes parents lors de son exil américain pendant les années 1940: «à A et Y avec lesquels j'ai vécu mes heures les plus françaises...»

Sur la poésie, voici de nouveau une petite note personnelle. J'ai retenu un propos d'Alexis Leger qui m'avait alors frappé. Il m'avait dit qu'il préférait écrire sa poésie en français plutôt qu'en anglais, car il estimait que le nombre de mots dans la langue anglaise, beaucoup plus élevé qu'en français, rendait plus difficile l'ambiguïté qui lui tenait à cœur. Je vous suggérerai finalement de vous laisser transporter par le mystère de ses images poétiques: vous en ressortirez, j'en suis certain, en appréciant différemment le monde qui nous entoure.

Un immense merci à tous ceux qui ont contribué à cette exposition: tout d'abord à Yves Mabin (chef de la division de l'Écrit et des Médiathèques au ministère des Affaires étrangères), qui a immédiatement adhéré au projet et l'a porté à si bonne fin; à l'ADPF (opérateur pour le Quai d'Orsay), à François Neuville, son directeur,

particulièrement à Jean de Collongue et à Nicolas Peccoud; à Henriette Levillain pour son merveilleux texte; à toute l'équipe de la Cité du livre à Aix-en-Provence, dirigée avec efficacité par Gilles Éboli; à la Fondation Saint-John Perse (logée dans cette même Cité) dirigée par Béatrice Coignet, ainsi qu'à Arlette Ventre et à Corine Cleac'h-Chesnot, ses fidèles associées; merci encore à tous les membres de l'Association des amis de Saint-John Perse qui soutiennent l'œuvre et la mémoire de Saint-John Perse. Notre profonde gratitude également à la famille des Dormoy, descendants de la mère d'Alexis Leger, qui, ainsi que la Fondation, incarne les ayants droit de Saint-John Perse. C'est avec enthousiasme qu'ils ont présidé à la diffusion de son œuvre, tout en préservant attentivement l'authenticité de sa mémoire.

Yves-André Istel

Président de la Fondation Saint-John Perse

Peu avant sa disparition, en 1975, le poète Saint-John Perse et son épouse américaine, Dorothy Leger, font don à la ville d'Aix-en-Provence de l'ensemble de leur collection.

Une fondation est créée afin de conserver et de valoriser ce riche patrimoine, de soutenir et de développer la recherche, d'accueillir des créateurs liés au monde de l'écriture (auteurs, plasticiens...) et de faire connaître l'œuvre de Saint-John Perse.

Manuscrits de l'œuvre, correspondances, photographies, objets personnels, œuvres d'art permettent de pénétrer l'univers d'un grand poète du xx<sup>e</sup> siècle.

La Fondation Saint-John Perse, installée à la Cité du livre à Aix-en-Provence, publie deux revues: *Les Cahiers Saint-John Perse* dans la collection «Les cahiers NRF» aux éditions Gallimard et *Souffle de Perse*, bulletin de l'Association des amis de la Fondation Saint-John Perse.

La Fondation Saint-John Perse, reconnue d'utilité publique, est soutenue par: la ville d'Aix-en-Provence, le ministère de la Culture et de la Communication, la direction régionale aux Affaires culturelles et le Centre national du livre, le conseil régional de Provence-Alpes-Côte d'Azur, le conseil général des Bouches-du-Rhône, la Fondation de France, l'Association des amis de la Fondation Saint-John Perse et divers amis et fondations privées.

## La légende des ancêtres

Palmes...!

Alors on te baignait dans l'eau-de-feuilles-vertes;  
et l'eau encore était du soleil vert; et les servantes  
de ta mère, grandes filles luisantes, remuaient  
leurs jambes chaudes près de toi qui tremblais...

(Je parle d'une haute condition, alors, entre les robes,  
au règne de tourmantes clartés.)

Palmes! et la douceur

d'une vieillesse des racines...! La terre  
alors souhaita d'être plus sourde, et le ciel plus profond,  
où des arbres trop grands, las d'un obscur dessin,  
nouaient un pacte inextricable...

(J'ai fait ce songe, dans l'estime: un sûr séjour  
entre les toiles enthousiastes.)

Et les hautes

racines courbes célébraient  
l'en allée des voies prodigieuses, l'invention des voûtes  
et des nefs,  
et la lumière alors, en de plus purs exploits féconde,  
inaugurait le blanc royaume où j'ai mené peut-être  
un corps sans ombre...

(Je parle d'une haute condition, jadis, entre des hommes  
et leurs filles, et qui mâchaient de telle feuille.)

Alors, les hommes avaient

une bouche plus grave, les femmes avaient des bras  
plus lents;  
alors, de se nourrir comme nous de racines, de grandes bêtes  
taciturnes s'ennoblissaient;  
et plus longues sur plus d'ombre se levaient les paupières...  
(J'ai fait ce songe, il nous a consumés sans reliques.)

« Pour fêter une enfance »,  
Éloges, O.C.,  
p. 23

<sup>1</sup> Les références entre parenthèses correspondent à la pagination de l'édition des *Œuvres complètes* (O.C.) de Saint-John Perse, Bibliothèque de la Pléiade, NRF Gallimard [1972], 1982. On rappelle que les notices de ladite édition ont été pour la plupart rédigées par lui et la composition faite entièrement sous son contrôle. Pour preuve, ces premières lignes qui tiennent plus de la légende dorée que de l'état civil.

Le patronyme du poète est Léger, tout court et avec un accent.

Saint-Leger Leger est le premier pseudonyme choisi comme signature d'*Éloges* (1911).

On a respecté dans le présent ouvrage le choix du poète, Leger sera écrit sans accent.

{ • 1887 • Naissance à la Guadeloupe de Marie-René Alexis Saint-Leger Leger, seul garçon d'une famille de cinq enfants. }<sup>(IX.)</sup><sup>1</sup> [...]

{ • 1899 • Départ définitif de toute la famille pour la France, après plus de deux siècles d'établissement aux Iles }<sup>(XI.)</sup>

On peut lire les précédentes lignes extraites de la *Biographie*, entièrement rédigée par le poète octogénaire pour le volume de la *Pléiade*, en s'arrêtant à la lettre du texte. La formulation est impersonnelle, le style laconique, aucune émotion ne transparait. Pas davantage, quelques pages plus loin dans la même «*Biographie*», lorsqu'il tire un trait sèchement sur la destruction de l'«*Habitation*» de son enfance, «*la Joséphine*», sous l'effet d'un violent cyclone :

{ • 1964 • Nouvelles du grand cyclone qui a ravagé la Guadeloupe : une des deux anciennes plantations de la famille du poète, l'habitation *La Joséphine*, dans les hauteurs du Matouba a été rasée. }<sup>(XXXIV.)</sup>

Mais ne nous laissons pas tromper ! En réalité, le départ de la Guadeloupe fut vécu par le jeune Alexis, âgé de douze ans, comme une perte «*définitive*», comme un exil sans retour possible. Or, même s'il se refusa à l'avouer, ce fut ce traumatisme qui engendra un poète.

Combien valent douze petites années, pensera-t-on peut-être, dans la vie d'un homme qui en vécut quatre-vingt-huit, assumant les plus hautes responsabilités diplomatiques pendant l'entre-deux-guerres, connu ensuite en juin 1940 la double humiliation de la révocation et de l'exil, et reçut finalement le plus prestigieux hommage que

l'on puisse accorder à un poète, le prix Nobel? Oublierait-on que la valeur d'une vie de poète ne se mesure ni en nombre d'années, ni en reconnaissances officielles, mais en capital d'imaginaire? Or c'est très exactement à douze ans, de l'avis unanime des psychologues, que la structure symbolique de l'inconscient est définitivement construite. Aussi, bien que Saint-John Perse se soit interdit d'avouer sa nostalgie, son œuvre poétique doit-elle une grande partie de son pouvoir magique au patrimoine antillais hérité de ses ancêtres.

19

Lorsque le jeune Alexis Leger troqua l'île tropicale pour la ville de Pau, au pied des Pyrénées, les fondations de son imaginaire étaient donc en place. Entretenu ensuite par la conversation de sa mère, restée créole de langue et de cœur, filtré et idéalisé par l'éloignement, le souvenir de la Guadeloupe se transforma peu à peu en légende des origines. Les siennes, constituées d'ancêtres tous nobles et aventureux; celles également d'une île qui présentait sous les yeux de l'enfant la perfection de la forme d'un O – «Cet O qui est celui même de la forme de l'île ne se retrouve-t-il pas tout entier dans Gauguin?»<sup>(741)</sup> – et était devenue depuis l'exil l'archétype du bonheur.

Commençons donc par la légende familiale. La famille Leger s'est trouvée autour des années 1880 dans la situation critique que connurent de nombreuses grandes familles de Blancs créoles. L'instabilité sociale consécutive à l'effondrement des cours du sucre, la prise en main de l'économie par les usiniers et l'ascension politique d'une bourgeoisie de couleur conduisirent les plus lucides d'entre eux à comprendre que la page de la colonisation traditionnelle était tournée. Mais, craignant que l'installation en métropole n'entraînât rapidement l'oubli de toute

une société, beaucoup d'entre eux, l'âge venant, se mirent à recomposer leurs arbres généalogiques et à écrire des Mémoires. Trop intime, le genre des Mémoires ne convenait pas à Saint-John Perse. La généalogie était apparemment plus neutre. Et c'est avec soin que, âgé de quatre-vingts ans, il prit le temps de rédiger et de commenter sa double ascendance, Leger et Dormoy, en vue de la placer en préambule de l'édition de ses *Œuvres complètes* dans la Bibliothèque de la Pléiade.

Que ceux qui estimerait que généalogie et poésie sont incompatibles se rassurent! À vrai dire, comparée avec la généalogie établie récemment par des spécialistes reconnus en la matière, l'enquête menée par Saint-John Perse incite davantage à l'imagination et au rêve qu'à la rigueur scientifique.<sup>2</sup> Avec ses noms à rallonges, ses récits d'aventures périlleuses et ses sauvetages miraculeux, elle a les caractéristiques d'une « légende dorée ». Aussi conseille-t-on de la savourer comme un avant-propos à l'œuvre poétique plutôt que d'y chercher un élément d'information biographique.

Qu'il remonte dans son ascendance paternelle ou maternelle, le poète y évoque des faits étrangement comparables : des souches très anciennes, bourguignonnes et provençales, des anoblissements par la terre, des blasons et des noms à faire rêver, des cadets aventureux ayant choisi spontanément de partir pour les îles, des guillotines évitées de peu et des particules camouflées, des alliances et des relations toutes prestigieuses. Ainsi, le grand-père maternel, Paul Dormoy, descendrait d'un « d'Ormois le Bourguignon » qui se serait installé aux îles du Vent en 1750, et dont les fils et petits-fils auraient fondé des compagnies maritimes, échappé miraculeusement à des naufrages,

protégé une tribu africaine, et cela sans jamais cesser le combat contre les envahisseurs anglais. L'un d'eux aurait même charmé Chateaubriand par sa conversation exotique.

Par cette branche maternelle, le poète entend donc se relier à une vieille souche créole de planteurs et de hauts fonctionnaires coloniaux, pour laquelle l'«habitation» représentait l'équivalent du château: à la fois une rente foncière et une surface sociale.

Toujours dans la Pléiade, l'histoire de la branche paternelle est aussi belle que la précédente, mais l'onomastique y est plus fantaisiste: un nom d'une «vieille famille de souche bourguignonne» redondant et auréolé de sainteté, Léger Saint-Léger, transformé une fois arrivé sur les îles en Saint-Leger Leger (sans accent). Et par les femmes, du côté de la grand-mère paternelle, une origine qui remonterait au XII<sup>e</sup> siècle; un joli nom d'oiseau, «Castellane de Caille devenu simplement caille»; le choix de l'aventure aux îles en 1768, la vie de planteur à la Guadeloupe, puis à la Martinique pour échapper à la guillotine; une alliance reluisante avec la fille d'un descendant du comte de Leyritz et, pour finir, l'achat en 1824 d'une charge de notaire à Pointe-à-Pitre.

En fait, comme toute légende, ce récit n'est ni tout à fait vrai ni tout à fait mensonger. Il est une reconstitution sélective et valorisante, composée à partir de faits exacts.

La comparaison avec l'arbre généalogique, recomposé récemment par les généalogistes cités plus haut, fait apparaître des divergences et des silences très significatifs. Faute d'archives qui permettraient de remonter plus en arrière, cinq générations seulement y sont recensées. Il paraît donc difficile d'accréditer la doctrine persienne de l'origine multiséculaire des différents lignages. Prenons l'exemple du grand-père Leger. Il n'a rien à voir avec le nom auréolé,

Saint-Leger Leger; né à Paris, il y devint notaire et partit pour les îles malgré lui, ayant probablement fait faillite après avoir épousé une demoiselle Cochon Durozoir, dont la mère répondait au nom également pittoresque de Travers. Quant à l'enracinement patriarcalement rural, il commence avec les achats respectifs, par les deux arrière-grands-pères maternels, des habitations situées à Basse-Terre, cela dans les premières années du XIX<sup>e</sup> siècle, pas avant. Dans l'ensemble, les planteurs y sont en nombre réduit par rapport aux métiers de droit et surtout de commerce. Et il ne nous avait pas dit, ce grand cachottier de poète, que l'ancêtre Travers au début du XIX<sup>e</sup> siècle était « marchand épicier confiseur » à Paris, tandis que dans les mêmes années un Leger y était un bon bourgeois, marchand pelletier. Somme toute, la famille Leger a suivi l'itinéraire balzacien d'une bourgeoisie qui s'est enrichie ou appauvrie dans les îles, qui s'est élevée socialement par l'acquisition d'exploitations agricoles et la gestion de charges administratives, mais qui n'a pas gagné pour autant blasons et titres de noblesse. Et les noms bien bourgeois de Cochon Durozoir et Travers, n'ayant sans doute pas la grâce de faire rêver, ont été carrément censurés par le poète.

Mais pourquoi avoir mis tant de soin à recomposer un passé qui n'avait rien de déshonorant? Snobisme étroitement social ou imagination de poète? À considérer les prolongements de la rêverie généalogique dans la poésie, on doit opter pour la seconde solution. C'est bien le fait d'un poète de se délecter des étymologies fantaisistes et de l'onomastique, de préférer au négoce les aventures maritimes et la culture de la terre, de raconter l'Histoire comme une suite de hauts faits d'individus aux caractères forts.

Car tu nous reviendras, présence! au premier vent du soir,  
 Dans ta substance et dans ta chair et dans ton poids de mer, ô glaise! dans ta couleur  
 de pierre d'étable et de dolmen, ô mer! – parmi les hommes engendrés et leurs contrées  
 de chênes rouvres, toi Mer de force et de labour, Mer au parfum d'entrailles femelles  
 et de phosphore, dans les grands fouets claquants du rapt! Mer saisissable  
 au feu des plus beaux actes de l'esprit!... (Quand les Barbares sont à la Cour pour  
 un très bref séjour, l'union avec les filles de serfs rehausse-t-elle d'un si haut ton  
 le tumulte du sang?...)

«Guide-moi, plaisir, sur les chemins de toute mer; au frémissement de toute brise  
 où s'alerte l'instant, comme l'oiseau vêtu de son vêtement d'ailes...  
 Je vais, je vais un chemin d'ailes, où la tristesse elle-même n'est plus qu'aile...  
 Le beau pays natal est à reconquérir, le beau pays du Roi qu'il n'a revu depuis l'enfance,  
 et sa défense est dans mon chant. Commande, ô fifre, l'action,  
 et cette grâce encore d'un amour qui ne nous mette en main que les glaives de joie!...»

Et vous, qu'êtes-vous donc, ô Sages! pour nous réprimander, ô Sages? Si la fortune de mer  
 nourrit encore, en sa saison, un grand poème hors de raison, m'en refuserez-vous  
 l'accès? Terre de ma seigneurie, et que j'y entre, moi! n'ayant nulle honte  
 à mon plaisir...» «Ah! qu'un Scribe s'approche et je lui dicterai!...» Et qui donc,  
 né de l'homme, se tiendrait sans offense aux côtés de ma joie?  
 — Ceux-là qui, de naissance, tiennent leur connaissance au-dessus du savoir.

«Invocation»,  
 Amers, O.C.,  
 p. 267-268

Pour des raisons restées secrètes, Saint-John Perse n'a jamais voulu retourner en Guadeloupe. Mais sa vie comme son œuvre poétique ont été hantées par l'île natale. Ce n'est pas un hasard si le premier pseudonyme, Saint-Leger Leger, est un écho du nom de l'îlet – Saint-Leger-les-Feuilles – propriété de la famille Leger, sur lequel Alexis prétend être né (il est plus vraisemblable que sa mère a préféré accoucher dans la maison familiale de Pointe-à-Pitre...). Ce n'est pas davantage un hasard si le second pseudonyme évoque, entre autres référents, une petite île des Antilles anglaises, Saint-John. Les noms de l'île et du poète se confondaient ainsi dans une consécration réciproque. Plus tard, lors de l'exil américain (1940-1957), il prit l'habitude, durant les étés torrides de Washington, de sillonner la côte atlantique; il aima en particulier retrouver la végétation tropicale en Floride, visiter en Géorgie des plantations pour y chercher les traces d'ancêtres émigrés au XVIII<sup>e</sup> siècle, séjourner dans des îles privées, étudier la migration des frégates et des phaétons qui avaient été ses familiers sur le rivage de la mer caribéenne.

En revanche, il ne retourna jamais dans son île, et ce n'est pas faute de l'avoir frôlée à plusieurs reprises en naviguant dans l'archipel caribéen. Sans doute devinait-il que tout y avait changé depuis son départ, le paysage naturel comme le paysage social. Les cyclones ravageurs avaient détruit la Joséphine, l'habitation préférée, située dans les fraîcheurs du Matouba. Mais surtout, le tissu social tout entier avait été déchiré. L'adolescent avait quitté une société issue du colonialisme, fondée sur les échanges de services et les relations individuelles, où la haine raciale et les conflits de classe n'avaient pas encore été inventés. Dans la jolie maison à galerie de Bois-Debout comme à la Joséphine,

il avait été, ainsi qu'il le confie à Pierre Guerre, le prince d'un royaume matriarcal, cosmopolite et hiérarchisé : la grand-mère Dormoy, veuve en 1890, la jolie mère d'Alexis, les quatre sœurs et les servantes en nombre, noires ou métisses, y composaient autour de lui une petite cour de femmes. Une photographie de l'époque,<sup>3</sup> conservée au musée Saint-John Perse de Pointe-à-Pitre, représente une réunion de famille à la Joséphine. Sur fond de montagnes et de mangliers, au premier rang, le petit Alexis en costume marin et coiffé d'un immense chapeau de paille pose très fier, droit comme un i, entouré de femmes : sa mère, ses trois sœurs (à cette date, la quatrième était morte) et son imposante grand-mère. La silhouette mince du père se trouve en retrait, au dernier rang. Cette image de femmes énergiques et aimantes, faisant contrepoids à celle des hommes, plus effacée, fut assurément une des composantes du bonheur attaché à l'île natale.

25

Brutalement dépossédé, le jeune adolescent de Pau se le rappelle dans le refrain de « Pour fêter une enfance » avec une émotion dont la discrétion est rendue sensible par la parenthèse. Depuis le O de l'île jusqu'au tourbillon de la lumière et l'arrondi des robes, tout avait alors la forme parfaite du cercle, et d'un cercle dont il était le centre :

{Je parle d'une haute condition, alors, entre les robes,  
au règne de tournantes clartés.} <sup>(23)</sup>

Très vraisemblablement, Saint-John Perse avait voulu continuer à imaginer qu'une distribution semblable des rôles garantissait l'ordre du monde et conserver intacte l'image du royaume insulaire dont il avait été déchu. Mais il savait que le risque, en y accostant, était de ne plus reconnaître

<sup>4</sup> Voir Renée Ventresque,  
Les Antilles  
de Saint-John Perse,  
L'Harmattan,  
1993.

son habitat. Aussi est-ce exclusivement à l'écriture poétique que fut confié le soin, sur des modes cryptés, dans des formulations obliques et toujours distanciées, d'aller à sa rencontre. Ce qui paraît évident dans le cas du premier recueil, *Éloges*, a pu être démontré pour l'ensemble de l'œuvre<sup>4</sup>: l'écriture a été pour Saint-John Perse le moyen de concrétiser, autrement que par un retour physique, le songe antillais qui l'habita toute sa vie, le moyen de se situer, comme il le dira dans *Amers*, à la hauteur du statut princier qui avait été sien :

26

{Le beau pays natal est à reconquérir, le beau pays  
du Roi qu'il n'a revu depuis l'enfance, et sa défense  
est dans mon chant.}(268)

J'ai aimé un cheval – qui était-ce? – il m'a bien regardé de face, sous ses mèches.  
 Les trous vivants de ses narines étaient deux choses belles à voir – avec ce trou vivant qui gonfle au-dessus de chaque œil.  
 Quand il avait couru, il suait: c'est briller! – et j'ai pressé des lunes à ses flancs sous mes genoux d'enfant...  
 J'ai aimé un cheval! – qui était-ce? – et parfois (car une bête sait mieux quelles forces nous vantent)  
 il levait à ses dieux une tête d'airain: soufflante, sillonnée d'une pétiole de veines.

«Éloges II», Éloges, O.C., p. 34

Sois un homme aux yeux calmes qui rit,  
 silencieux qui rit sous l'aile calme du sourcil,  
 perfection du vol (et du bord immobile du cil  
 il fait retour aux choses qu'il a vues,  
 empruntant les chemins de la mer frauduleuse...  
 et du bord immobile du cil  
 il nous a fait plus d'une promesse d'îles,  
 comme celui qui dit à un plus jeune: «Tu verras!»  
 Et c'est lui qui s'entend avec le maître du navire).

«Éloges III», Éloges, O.C., p. 35

Saint-John Perse compte parmi les rares poètes pour qui le bonheur est une vertu. Inversement, à ses yeux la tristesse équivaut à une maladie. Dans *Anabase*, c'est avec une impitoyable intransigeance qu'il propose de mettre à mort le triste :

{Mais si un homme tient pour agréable sa tristesse,  
qu'on le produise dans le jour! et mon avis est qu'on  
le tue, sinon il y aura une sédition.} (96)

28

Exilé à Pau, conscient qu'il avait perdu le paradis mais qu'en même temps il était en possession d'un capital inaliénable, il chercha avec ténacité à déchiffrer le secret de ce bonheur absent. Et la poésie, la poésie seule, se présenta à lui comme l'instrument de cette exploration. Encore fallait-il restituer le bonheur sans basculer dans la nostalgie larmoyante du passé ou dans le dénigrement du présent. Dès l'âge de dix-sept ans, alors qu'il rédigeait «*Images à Crusoé*», le jeune Leger sut qu'il ne répéterait ni les accents lamartiniens de la déploration ni les sarcasmes de la révolte baudelairienne. La voix de la poésie de l'exil était par conséquent toute à inventer.

Éloges, recueil réunissant «*Images à Crusoé*» (1904), «*Pour fêter une enfance*» (1907), «*Écrit sur la porte*» (1908) et «*Éloges*» (1909), peut être lu de ce point de vue comme la progressive conquête de la voix personnelle du poète. «*Images à Crusoé*» évoque la figure du navigateur vieilli, exilé dans une ville noire et grasseuse (Londres? ou Bordeaux?) et pleurant sur son île où l'aube était si belle qu'elle étanchait la soif :

{C'est un goût de fruit vert, dont surit l'aube que tu bois ;  
l'air laiteux enrichi du sel des alizés...} («*Images à Crusoé*», 12)

Mais le détour par un vieillard sur le déclin n'était, somme toute, parvenu qu'à composer des «images», comme celles que l'on colle au mur au-dessus de son lit en souvenir d'un beau voyage. Et celles-ci restaient extérieures, accrochées au passé, aussi poussiéreuses que le parasol de chèvre relégué au grenier qui donne son titre à l'une des *Images à Crusoé*. Elles ne réussissaient pas à illuminer le présent. «Pour fêter une enfance» tient alors du miracle: à l'inverse de Crusoé qui avait essayé sans résultat de «ressusciter l'éblouissement perdu», le porte-parole du poète, qui parle maintenant à la première personne, se promène entre le passé et le présent sans rupture, sans discontinuité.

29

Tantôt le passé sur l'île est évoqué au présent comme si les gestes et les paroles de l'enfance étaient d'aujourd'hui: «Je pleure, comme je pleure, au creux de vieilles douces mains...»<sup>(26)</sup> Tantôt le présent, correspondant cette fois au temps de l'énonciation, se projette vers le passé et en annule la distance: «Je me souviens des pleurs...»<sup>(26)</sup>; «...Mais pour longtemps encore j'ai mémoire...»<sup>(27)</sup>. Et cet étirement du temps finit par brouiller tous les repères chronologiques: le futur de l'impérieuse décision, «j'irai», doit-il, par exemple, être entendu comme une citation d'un propos tenu sur l'île, ou un engagement pris par le rédacteur du poème? «On appelle. J'irai... Je parle dans l'estime.»<sup>(25)</sup> Et la double exclamation qui ponctue le poème, «Ô! j'ai lieu de louer!», est-elle à rapporter à l'émerveillement de l'enfant devant les choses belles et bonnes qui l'entourent ou caractérise-t-elle le choix fait par le jeune homme de la parole de célébration? Ou, plutôt, n'est-elle pas le moyen d'adhérer aujourd'hui à la disposition si spontanée au bonheur qui caractérisait l'enfant et, ainsi, de fondre passé et présent en un seul temps?

Ainsi, du moment où le présent a été imbibé de passé et où, inversement, le passé s'est étiré vers le présent, le présent a résisté à la dégradation du temps, l'exil a cessé d'être une rupture. Renchéri par le verbe «durait», l'imparfait de la clause de «Pour fêter une enfance» vient apporter un démenti à l'effritement du souvenir, voire à la destruction de la maison :

{Et la maison durait sous les arbres à plumes.} (30)

30

Que s'était-il donc passé entre «Images à Crusoé» et «Pour fêter une enfance», pour que l'île ait surgi tout à coup de l'exil comme une présence vivante et non plus comme une patrie perdue qui s'éloignait dans les larmes? Le jeune poète avait compris ce que seuls les poètes comprennent, à savoir que le bonheur n'était pas enfermé dans les choses, et, en l'occurrence, ni dans l'habitation de «Bois-debout», ni dans la luxuriante végétation ou la faune amicale, ni même dans la tendre sollicitude de l'entourage féminin. Il résidait dans les mots, les rythmes, les assonances, en bref dans l'élasticité de la matière verbale. Elle seule, sous toutes ses formes, savait retenir la densité des sensations de l'enfance.

Il y avait, bien sûr, les mots de là-bas qui évoquaient une réalité unique et irremplaçable, les «maringouins», les «catalpas» ou les «icaquiers», «le sirop de batterie», les «abutilons» ou «l'herbe-à-Madame Lalie». Mais, si familiers que fussent ces noms pour un jeune homme élevé dans les îles, ce dernier n'était pas sans savoir qu'ils étaient considérés comme exotiques pour un public métropolitain. Or, très tôt, Alexis Leger exprima une forte aversion pour «le romanesque de clichés» de la littérature des îles.

De ce fait, certains termes locaux furent effacés de la seconde version d'«Images à Crusoé», d'autres traduits dans des expressions descriptives : les «icaquiers» devinrent les plantes à siliques, le «catalpa» le fruit creux, les «anolis timides» des bêtes douces, le «raisinier» l'arbre mort. Lorsque, malgré tout, étaient maintenus «les abutilons» ou autres mots techniques, ils étaient suivis d'une apposition descriptive extraite littéralement, ou presque, d'un dictionnaire de botanique :

{Ces fleurs jaunes-tachées-de-noir-pourpre-à-la-base que l'on emploie dans la diarrhée des bêtes à cornes...}(36)

Et, le plus souvent, comme dans les vers suivants, le terme générique, «chose», «bête», remplaça l'appellation antillaise. En effet, il ne s'agissait pas de convoquer telle ou telle chose, de prononcer tel ou tel nom de là-bas, mais de récupérer l'énergie de la parole du Créateur :

{Appelant toute chose, je récitai qu'elle était grande, appelant toute bête qu'elle était belle et bonne.}(24)

Au reste, c'est dans cette volonté de sacrifier le plaisir immédiat des mots propres au dialecte des îles, d'échapper au pittoresque de carte postale né de la pensée conservatrice des Blancs créoles et reçu favorablement dans un public métropolitain, que réside la singularité, le génie peut-être, de Saint-John Perse. C'est elle, en revanche, qui lui valut, en dépit de tout ce qui le séparait des écrivains noirs ou métis, d'être considéré par la jeune littérature antillaise des années 1970 comme un ancêtre respectable.

Nommer, c'était donc faire tout autre chose qu'un travail de philologue. Le bonheur n'était pas, redisons-le, dans la particularité de chaque chose. Il était dans la possibilité donnée au magicien de la langue de reconstruire un univers dans lequel circulait, pour le bonheur passé et présent, une sève si vigoureuse qu'elle parvenait à mettre de la vie jusqu'aux limites extrêmes de celle-ci: d'un poème à l'autre du recueil *Éloges*, l'odeur de bois mort est «avide», les vases «somp tueuses», le «cercueil d'acajou» de la petite sœur morte «sent bon», et «l'ombre et la lumière alors étaient plus près d'être une même chose».

À partir de «Pour fêter une enfance», le jeune poète a donc cherché à concevoir l'outillage linguistique, qu'il ne cessera par la suite de perfectionner, qui permettrait de réinventer un univers de la liaison entre toutes les choses vivantes. Car les choses étaient liées les unes aux autres durant son enfance sur les îles, il veut s'en persuader; elles l'étaient surtout, et il en est convaincu, à l'âge d'or de l'humanité mythique, dans cet «alors» qui devient, à partir de «Pour fêter une enfance», le temps du poème: «Palmes...! Alors on te baignait dans l'eau-de-feuilles-vertes.»<sup>(23)</sup>

C'est ainsi qu'à partir du deuxième poème d'*Éloges*, «Pour fêter une enfance», l'univers se construit sous nos yeux comme une seule phrase tissée, ou pour le dire en un seul mot, comme un texte. La ponctuation, préférant les prolongements aux arrêts définitifs, privilégie les points de suspension, les exclamatifs et les virgules, les parenthèses ou les tirets. La syntaxe favorise les coordinations «et... et...» et les parataxes: «Il fait si calme et puis si tiède, / il fait si continué aussi.»<sup>(37)</sup> La grammaire verbale joue sur le présent au passé et sur le présent de l'énonciation, de telle sorte que le temps s'étire en un long présent.

Produisant enfin l'impression générale d'une incantation retenue, les mots se répondent comme dans l'exemple suivant par le moyen d'assonances (en *ou*) et de reprises sémantiques (*et qui supplie*, *plier*, *plie*), de rimes internes (*douces*) et de surprenantes régularités métriques, de symétries ou d'asymétries rythmiques :

{Enfance, mon amour! c'est le matin, ce sont  
des choses douces qui supplie, comme la haine de chanter,  
douce comme la honte, qui tremble sur les lèvres,  
des choses dites de profil,  
ô douces, et qui supplie, comme la voix la plus douce du mâle  
s'il consent à plier son âme rauque vers qui plie...} (38)



## Le dilemme d'Anabase (1924)

Sur trois grandes saisons m'établissant avec honneur, j'augure bien  
du sol où j'ai fondé ma loi.  
Les armes au matin sont belles et la mer. À nos chevets livrée la terre  
sans amandes  
nous vaut ce ciel incorruptible. Et le soleil n'est point nommé,  
mais sa puissance est parmi nous  
et la mer au matin comme une présomption de l'esprit.

Puissance, tu chantaï sur nos routes nocturnes!... Aux ides pures  
du matin que savons-nous du songe, notre aïnesse?  
Pour une année encore parmi vous! Maître du grain, maître du sel,  
et la chose publique sur de justes balances!  
Je ne hêlerai point les gens d'une autre rive. Je ne tracerai point  
de grands  
quartiers de villes sur les pentes avec le sucre des coraux.  
Mais j'ai dessein de vivre parmi vous.  
Au seuil des tentes toute gloire! ma force parmi vous! et l'idée pure  
comme un sel tient ses assises dans le jour.

\*

... Or je hantais la ville de vos songes et j'arrêtais sur les marchés déserts  
ce pur commerce de mon âme, parmi vous  
invisible et fréquente ainsi qu'un feu d'épines en plein vent.  
Puissance, tu chantaï sur nos routes splendides!...  
«Au délice du sel sont toutes lances de l'esprit... J'aviserais du sel  
les bouches mortes du désir!  
«Qui n'a, louant la soif, bu l'eau des sables dans un casque,  
«je lui fais peu crédit au commerce de l'âme...» (Et le soleil n'est point  
nommé, mais sa puissance est parmi nous.)

Hommes, gens de poussière et de toutes façons, gens de négoce  
et de loisir, gens des confins et gens d'ailleurs, ô gens de peu de poids  
dans la mémoire de ces lieux; gens des vallées et des plateaux  
et des plus hautes pentes de ce monde à l'échéance de nos rives;  
flaïeurs de signes, de semences, et confesseurs de souffles en Ouest;  
suiveurs de pistes, de saisons, leveurs de campements dans le petit  
vent de l'aube; ô chercheurs de points d'eau sur l'écorce du monde;  
ô chercheurs, ô trouveurs de raisons pour s'en aller ailleurs,  
vous ne trafiquez pas d'un sel plus fort quand, au matin,  
dans un présage de royaumes et d'eaux mortes hautement suspendues  
sur les fumées du monde, les tambours de l'exil éveillent  
aux frontières

l'éternité qui bâille sur les sables.

\*

... En robe pure parmi vous. Pour une année encore parmi vous.  
«Ma gloire est sur les mers, ma force est parmi vous!  
À nos destins promis ce souffle d'autres rives et, portant au-delà  
les semences du temps, l'éclat d'un siècle sur sa pointe  
au fléau des balances...»  
Mathématiques suspendues aux banquises du sel! Au point sensible  
de mon front où le poème s'établit, j'inscris ce chant de tout  
un peuple, le plus ivre,  
à nos chantiers tirant d'immortelles carènes!

Entré dans la carrière diplomatique après avoir réussi le concours du Quai d'Orsay, Alexis Leger fut envoyé, sur sa demande, à Pékin en 1916. Il y demeura, occupant les fonctions de troisième, puis de deuxième secrétaire, à la légation de France, jusqu'en 1921. Aussi étrange que cela paraisse, la gestion des affaires courantes de l'ambassade a laissé peu de traces dans la «Biographie» du volume de la Pléiade.

Le seul événement diplomatique rapporté est celui de l'éphémère restauration de la dynastie mandchoue (juillet 1917). Chargé de conduire à la légation, sous sa protection, la famille du président de la République en exercice, le jeune diplomate a visiblement trouvé cette équipée réjouissante. Il prit surtout un immense plaisir à en faire la relation à son ministre, Alexandre Conty. Un récit savoureux, titré «Relation respectueuse», rapporte l'alternance de civilités autour d'un thé et de discussions tenaces, la réticence de madame Li à se laisser persuader, l'impatience, en revanche, des concubines et de leurs enfants illégitimes à monter dans les limousines, le désordre et la précipitation, les simulacres de protocole, le tout accompagné par un vacarme de cigales et de corbeaux. Et l'auteur qui, depuis l'enfance, avait été un amateur de surnoms, et choisirait quelques années plus tard le pseudonyme le plus remarqué de toute l'histoire littéraire, se plaît, à cette date, à signer Lei Hi-Ngai, transposition chinoise du nom de Leger (*Honneur à Saint-John Perse*, p. 687).<sup>5</sup>

Autant la mémoire biographique est lacunaire dans le domaine de la vie diplomatique, autant, en revanche, elle met en relief les à-côtés de celle-ci: le dressage de son cheval, baptisé Allan, les excursions dans les provinces, les séjours en Mandchourie et l'expédition

en Mongolie Extérieure, les rencontres des meilleurs sinologues, et surtout le séjour, «à un jour de cheval de Pékin, sur une éminence dominant les premières pistes caravanières vers le Nord-Ouest d'un petit temple taoïste désaffecté [où] il écrira *Anabase*» (O.C., XVIII). Toutefois, que l'on ne s'y trompe pas! Entre la carrière diplomatique, qui, lorsque l'on s'y engage sérieusement, risque d'étouffer le talent littéraire, et le métier de poète, qui demande silence et retraite du monde, le futur Saint-John Perse n'a pas à l'époque chinoise véritablement fait son choix.

37

Et ce dilemme entre l'action et la contemplation, la vie de meneur d'hommes et la marche solitaire dans le désert, compose la structure binaire d'*Anabase*.

Tantôt nomade, tantôt sédentaire, tantôt chef de tribu, tantôt fondateur de ville, le narrateur, parlant à la première personne, y hésite entre la jubilation immédiate que procure l'arbitrage de la vie publique et l'attente inquiète des productions de la rêverie solitaire. La vie de meneur d'hommes en marche dans le désert, l'histoire des fondations de villes et des constitutions ont des ancêtres illustres et des récits fondateurs. Même s'il n'y fait jamais allusion explicitement, le narrateur d'*Anabase* retrouve les grands thèmes des premiers livres bibliques, la dureté de l'exil et la soif dans le désert de sel, le prix de l'eau fraîche et de la graine de coriandre, la beauté de la généreuse Voie lactée ou des filles «parfumées qui se vêtaient d'un souffle, ces tissus». Toutefois, lorsque les clameurs de la gloire se taisent, aux lendemains de la fête d'inauguration de la ville, et que le silence reprend, un désir plus secret naît: celui de s'exiler du pouvoir, de se transformer en Étranger et de se mettre à l'écoute des voix du monde:

{Au bruit des grandes eaux en marche sur la terre,  
tout le sel de la terre tressaille dans les songes.  
Et soudain, ah!, soudain que nous veulent ces voix?} (106)

Paradoxalement, le dilemme sera résolu après le retour à Paris au profit de la carrière diplomatique. Depuis le jour de l'année 1922, à la conférence de Washington sur la limitation des armements et les questions d'Extrême-Orient où il aura été remarqué par Aristide Briand, jusqu'au jour malheureux de juin 1940 où il sera limogé par Paul Reynaud, il ne cessera d'asseoir son autorité de diplomate au sein du Quai d'Orsay et, inversement, il ne produira plus, officiellement du moins, aucun autre poème.

Le nom choisi ne le fut point en raison d'affinités,  
réminiscences, ou références d'aucune sorte,  
tendant à rien signifier ni suggérer d'intellectuel:  
échappant à tout lien rationnel, il fut librement  
accueilli tel qu'il s'imposait mystérieusement  
à l'esprit du poète, pour des raisons inconnues  
de lui-même, comme dans la vieille onomastique:  
avec ses longues et ses brèves, ses syllabes fortes  
ou muettes, ses consonnes dures ou sifflantes,  
conformément aux lois secrètes de toute création  
poétique.

«Biographie»,  
note, O.C.,  
p. 1094

Parmi toutes les singularités de Saint-John Perse, celle de ce nom grandiose n'est pas la moindre. Que d'énigmes insolubles dans le choix de ces trois syllabes! Ne demandons pas au poète de nous éclairer. Une note en annexe du volume de la Pléiade aurait dû couper court à toute tentative d'élucidation: «Le nom choisi ne le fut point en raison d'affinités, réminiscences, ou références d'aucune sorte, tendant à rien signifier ni suggérer d'intellectuel: échappant à tout lien rationnel, il fut librement accueilli tel qu'il s'imposait mystérieusement à l'esprit du poète, pour des raisons inconnues de lui-même, comme dans la vieille onomastique.»<sup>(1094)</sup>

Cependant, à l'instar de toute dénégation, celle-ci n'a eu comme effet que de susciter l'incrédulité. Comment croire que ce nom ne signifie rien? qu'il ne se réfère à rien? Et les commentateurs, des plus plausibles aux plus farfelus, se sont livrés avec délectation au déchiffrement du message crypté! Aucune réponse n'étant définitive, on ne retiendra que les suggestions les plus vraisemblables.

Qui est ce saint John? L'auteur du quatrième Évangile et de l'Apocalypse, Jean de la Croix, ou un autre saint Jean? mais lequel? À moins qu'il ne s'agisse plus simplement, de l'île des Antilles anglaises évoquée plus haut, et que le poète ait fait ainsi un détour pour revenir à l'île de son enfance qu'il se refuse obstinément à nommer. Mais pourquoi adopter la langue anglaise, lui qui disait que sa seule patrie était la langue française? Et ce choix est-il compatible avec la si grande crainte «que cela ne parût étranger» qu'il en vint à l'abrégé à partir de son exil aux États-Unis en St. J. Perse? Quant à cette syllabe «Perse», à quoi se réfère-t-elle? «Rien à voir avec le poète latin Perse», a répondu sèchement le poète à ceux qui croyaient avoir trouvé une clé. À la Perse,

peut-être? Mais aucune preuve, textuelle ou autre, ne garantit la fiabilité de cette interprétation.

Autant d'énigmes donc qui, ne pouvant être résolues, laissent sur leur faim ceux que décourage le mystère mais, inversement, enchantent ceux qui aiment la rêverie onomastique. Ces derniers seront peut-être, faute de pouvoir se résoudre à arrêter une signification unique, séduits par le charme antique d'un rythme ternaire (le chiffre trois est un symbole sacré) – il fait écho au premier pseudonyme Saint-Leger Leger –, ou encore par l'orchestration subtile des sonorités avec son association d'attaques sonores (sifflante et dentales) et de finales sourdes (nasales et e muet).



## Le fervent briandiste au Quai (1921-1931)

... Or il y avait si un long temps que j'avais goût de ce poème, mêlant à mes propos du jour toute cette alliance, au loin, d'un grand éclat de mer – comme en bordure de forêt, entre les feuilles de laque noire, le gisement soudain d'azur et de ciel gemme: écaille vive, entre les mailles, d'un grand poisson pris par les ouïes!

Et qui donc m'eût surpris dans mon propos secret? gardé par le sourire et par la courtoisie; parlant, parlant langue d'aubain parmi les hommes de mon sang – à l'angle peut-être d'un Jardin public, ou bien aux grilles effilées d'or de quelque Chancellerie; la face peut-être de profil et le regard au loin, entre mes phrases, à tel oiseau chantant son lai sur la Capitainerie du Port.

Car il y avait un si long temps que j'avais goût de ce poème, et ce fut tel sourire en moi de lui garder ma prévenance: tout envahi, tout investi, tout menacé du grand poème, comme du lait de madrépore; à son afflux, docile, comme à la quête de minuit, dans un soulèvement très lent des grandes eaux du songe, quand les pulsations du large tirent avec douceur sur les aussières et sur les câbles.

«Invocation 5», Amers, O.C., p. 263

«De la violence sur la terre il nous est fait si large mesure... Ô vous, homme de France, ne ferez-vous pas encore que j'entende, sous l'humaine saison, parmi les cris de martinets et toutes cloches ursulines, monter dans l'or des pailles et dans la poudre de vos Rois  
«un rire de lavandière aux ruelles de pierre?»

Poème à l'étrangère II, O.C., p. 169

La rencontre avec Briand en 1921 fut décisive. Extérieurement les deux hommes ne se ressemblaient guère. Leger avait trente-quatre ans, il était sec, se tenait droit comme un cavalier sait le faire, prenait facilement des poses et aimait le chic sportif anglais. Briand, quant à lui, était trapu et enveloppé; il avait gardé l'œil vif, mais à soixante ans il était déjà usé, marchait lentement avec le dos voûté et le mégot accroché au coin de la bouche, portait des costumes mal taillés et toujours fripés. Et pourtant, entre les deux hommes, et pendant les dix années de leur collaboration, s'installa une relation fondée sur des connivences profondes, un même goût de la mer et de la retraite à l'écart de la vie publique, une commune admiration pour la valeur des mots et l'efficacité de la rhétorique oratoire et, surtout, une confiance inébranlable dans le rôle des organisations internationales face à la difficile reconstruction de la paix. Il a souvent été dit que Briand avait été l'infatigable pèlerin de la paix, convaincu qu'elle ne se ferait qu'une fois le dialogue repris avec l'Allemagne. Ce défi fut en effet sa ligne de conduite durant les sept années où il fut le presque inamovible ministre des Affaires étrangères.

Par conséquent, Alexis Leger grandit, évolua et prospéra dans la culture briandiste de la négociation et de la signature d'alliances, au nom de l'inébranlable détermination à réintégrer l'Allemagne dans le chœur des nations européennes. Le point culminant de cette politique, jour de gloire pour Briand et son équipe, fut, après l'admission de l'Allemagne à la SDN en 1925, la signature du pacte Briand-Kellog, reconnu peu après par cinquante-sept pays. Ce dernier condamnait fermement le recours à la guerre, quels qu'en soient les motifs. «La conception, la rédaction et le premier aménagement du pacte sont laissés entièrement

à l'initiative du Chef de cabinet», écrit l'ancien chef de cabinet en personne dans le volume de la Pléiade de son œuvre poétique. La modestie caractérise rarement les grands hommes.

Reconnaissons à Leger cependant le mérite d'avoir été un collaborateur loyal et respectueux, sincèrement convaincu de l'autorité morale des institutions internationales et de leurs responsables face aux crises de l'entre-deux-guerres, et persuadé de la grandeur de la voix française. Les belles envolées romantiques de son chef à la tribune de la SDN ne furent certes pas pour rien dans l'adhésion de Leger à l'ambitieux projet politique de celui-ci.

Dans l'émouvante allocution que l'ancien secrétaire général prononça à New York en mars 1942, à l'occasion d'une commémoration internationale d'Aristide Briand, il décompose avec la perspicacité du poète la formule de la célèbre efficacité oratoire de l'apôtre de la paix : «Nul ne sut mieux utiliser les ressources du subconscient, sans en perdre jamais la maîtrise et, pour se garder plus sensible à son imprévisible audience, il s'interdisait résolument toute préparation.»<sup>(607)</sup>



Un homme atteint de telle solitude, qu'il aille  
 et qu'il suspende aux sanctuaires le masque  
 et le bâton de commandement!  
 Moi je portais l'éponge et le fiel aux blessures  
 d'un vieil arbre chargé des chaînes de la terre.  
 «J'avais, j'avais ce goût de vivre loin des hommes,  
 et voici que les Pluies...»

«Pluies VI», Exil, O.C., p. 148

## Le secrétaire général du Quai dans la tourmente de juin 1940

47

«Innombrables sont nos voies, et nos demeures incertaines. Tel s'abreuve au divin dont la lèvre est d'argile. Vous, laveuses des morts dans les eaux-mères du matin – et c'est la terre encore aux ronces de la guerre – lavez aussi la face des vivants; lavez, ô Pluies! la face triste des violents, la face douce des violents... car leurs voies sont étroites, et leurs demeures incertaines.

«Lavez, ô Pluies! un lieu de pierre pour les forts. Aux grandes tables s'assiéront, sous l'auvent de leur force, ceux que n'a point grisés le vin des hommes, ceux que n'a point souillés le goût des larmes ni du songe, ceux-là qui n'ont point cure de leur nom dans les trompettes d'os... aux grandes tables s'assiéront, sous l'auvent de leur force, en lieu de pierre pour les forts.

«Lavez le doute et la prudence au pas de l'action, lavez le doute et la décence au champ de la vision. Lavez, ô Pluies! la taie sur l'œil de l'homme de bien, sur l'œil de l'homme bien-pensant; lavez la taie sur l'œil de l'homme de bon goût, sur l'œil de l'homme de bon ton; la taie de l'homme de mérite, la taie de l'homme de talent; lavez l'écaïlle sur l'œil du Maître et du Mécène, sur l'œil du Juste et du Notable... sur l'œil des hommes qualifiés pour la prudence et la décence.

«Lavez, lavez la bienveillance au cœur des grands Intercesseurs, la bienséance au front des grands Éducateurs, et la souillure du langage sur les lèvres publiques. Lavez, ô Pluies, la main du Juge et du Prévôt, la main de l'accoucheuse et de l'ensevelisseuse, les mains léchées d'infirmités et d'aveugles, et la main basse, au front des hommes, qui rêve encore de rênes et du fouet... avec l'assentiment des grands Intercesseurs, des grands Éducateurs.

«Lavez, lavez l'histoire des peuples aux hautes tables de mémoire: les grandes annales officielles, les grandes chroniques du Clergé et les bulletins académiques. Lavez les bulles et les chartes, et les Cahiers du Tiers État; les Covenants, les Pactes d'alliance et les grands actes fédératifs; lavez, lavez, ô Pluies! tous les vélins et tous les parchemins, couleur de murs d'asiles et de léproseries, couleur d'ivoire fossile et de vieilles dents de mules... Lavez, lavez, ô Pluies! les hautes tables de mémoire.

«Ô Pluies! lavez au cœur de l'homme les plus beaux dits de l'homme: les plus belles sentences, les plus belles séquences; les phrases les mieux faites, les pages les mieux nées. Lavez, lavez, au cœur des hommes, leur goût de cantilènes, d'élégies; leur goût de villanelles et de rondeaux; leurs grands bonheurs d'expression; lavez le sel de l'atticisme et le miel de l'euphuisme, lavez, lavez la literie du songe et la litière du savoir: au cœur de l'homme sans refus, au cœur de l'homme sans dégoût, lavez, lavez, ô Pluies! les plus beaux dons de l'homme... au cœur des hommes les mieux doués pour les grandes œuvres de raison.»

«Pluies VII», Exils, O.C., p. 151

Alexis Leger occupa la fonction prestigieuse de secrétaire général du Quai d'Orsay entre 1933 et 1940. Une durée qui contraste avec l'instabilité gouvernementale de ces mêmes années : seize gouvernements successifs, douze ministres des Affaires étrangères. Tandis que cette remarquable permanence eut comme conséquence d'asseoir son autorité auprès des alliés anglais et américains, elle eut comme contre-effet de le rendre en partie responsable, auprès de la classe politique française, de l'échec de la résistance diplomatique aux provocations du nazisme.

Il faut admettre que l'héritage Briand était en 1933 lourd à porter. Et le problème est de savoir, comme l'a écrit l'historien J.-B. Duroselle, « si ce qu'a voulu Briand dans les années vingt continuait à mériter dans les années trente une fidélité opiniâtre ». La réponse est donnée par les faits : l'idée d'une solidarité internationale et la solution par les pactes ne pouvaient pas résister à la violence impérialiste de nationalismes dont l'alimentation idéologique stipulait la transgression cynique des règles traditionnelles de la diplomatie. Or Alexis Leger était convaincu (il le resta même après le pacte germano-soviétique) que l'avenir de la paix – l'issue de la guerre – était entre les mains d'une URSS territoriale.

Reste que, sans entrer faute de place ici dans le détail du procès à charge, les reproches faits à Alexis Leger sont lourds. Si celui-ci avait des amis, notamment dans les milieux de presse, ses ennemis dans le milieu diplomatique constituèrent un dossier contre lui d'une virulence étonnamment peu compatible avec l'esprit maison. Quant au monde politique, à commencer par Paul Reynaud, il procéda à un règlement de comptes soit par la véhémence, soit par la caricature et la calomnie. Seul l'ouvrage consacré,

sous la direction de Jean Baillon, au corps diplomatique français, prenant en considération la longévité de l'exercice dans la fonction et le ressentiment qu'elle a provoqué, propose un jugement somme toute favorable sur Alexis Leger.<sup>6</sup>

Avec le recul, on devrait se demander quelle part a joué dans ces jugements négatifs le regard porté sur ce Guadeloupéen déclassé qui n'avait pas servi la France pendant la Première Guerre mondiale, parce que soutien de famille, était entré dans l'amitié de Briand et de Berthelot alors qu'il n'avait qu'une courte expérience asiatique; qui n'avait pas connu la vie des postes mais était resté à l'administration centrale et qui, dans une fonction enviée, témoignait d'une résistance quelque peu énigmatique.

49

Pour être juste, il faudrait enfin resituer la responsabilité du secrétaire général dans le contexte dramatique des violences d'une dictature face à laquelle la diplomatie française, désorientée depuis les accords de Munich, s'était scindée en deux clans rivaux, celui des pacifistes et celui des bellicistes. Leger, digne fils de Briand, avait été de ceux qui avaient préféré aux perspectives d'engagement militaire une action diplomatique d'envergure (via l'URSS ou l'Italie). Toutefois, après Munich, il avait progressivement opéré une conversion du pacifisme au bellicisme, mais, si ferme que fût sa ligne de conduite, elle n'était pas en mesure d'emporter l'adhésion d'un ministère en proie aux luttes claniques, aux attaques des politiques et aux influences néfastes de couloir.

Le 19 mai 1940, Leger fut brutalement limogé. Officiellement, la décision avait été prise par Paul Reynaud, la veille du jour où il quittait la tête du ministère des Affaires étrangères, et, dans un gouvernement remanié, recevait le portefeuille de la Guerre. Officieusement,

<sup>7</sup> R. Boyer de Sainte-Suzanne,  
*Une politique étrangère.*  
*Le Quai d'Orsay et Saint-John*  
*Perse à l'épreuve d'un regard.*  
Novembre 1938-juin 1940,  
présentation de Henriette  
et Philippe Levillain,  
Viviane Hamy,  
2000.

c'est Mme de Portes, l'influente maîtresse de Paul Reynaud, qui obtint la révocation de Leger et qui, d'après le témoignage d'un proche collaborateur du secrétaire général, Étienne de Crouy-Chanel, se serait elle-même chargée de porter au pas de course le décret à l'Élysée. «Si on me fait partir, ça n'est pas eux, c'est moi qui fais la bonne affaire», aurait-il confié à son secrétaire particulier, Raymond Boyer de Sainte-Suzanne, lequel ajoute ce commentaire perspicace : «À quoi pensait-il? au repos? Ses yeux luisants et mi-clos voulaient autre chose que des vacances.<sup>7</sup>»

**«Une langue nouvelle de toutes parts offerte»:  
les quatre premiers poèmes de l'exil américain**

Portes ouvertes sur les sables, portes ouvertes sur l'exil,  
Les clés aux gens du phare, et l'astre roué vif sur la pierre du seuil :  
Mon hôte, laissez-moi votre maison de verre dans les sables...  
L'Été de gypse aiguise ses fers de lance dans nos plaies,  
J'élis un lieu flagrant et nul comme l'ossuaire des saisons  
Et, sur toutes grèves de ce monde, l'esprit du dieu fumant déserte sa couche d'amiante.  
Les spasmes de l'éclair sont pour le ravissement des Princes en Tauride.

«Exil I», Exil, O.C., p. 123

À nulles rives dédiée, à nulles pages confiée la pure amorce de ce chant...  
D'autres saisissent dans les temples la corne peinte des autels :  
Ma gloire est sur les sables ! ma gloire est sur les sables !... Et ce n'est point errer, ô Pérégrin,  
Que de convoiter l'aire la plus nue pour assembler aux syrtes de l'exil un grand poème  
né de rien, un grand poème fait de rien...  
Sifflez, ô frondes par le monde, chantez, ô conques sur les eaux !  
J'ai fondé sur l'abîme et l'embrun et la fumée des sables. Je me coucherai dans les citernes  
et dans les vaisseaux creux,  
En tous lieux vains et fades où gît le goût de la grandeur.

«Exil II», Exil, O.C., p. 124

«...Toujours il y eut cette clameur, toujours il y eut cette splendeur,  
«Et comme un haut fait d'armes en marche par le monde, comme un dénombrement  
de peuples en exode, comme une fondation d'empires par tumulte prétorien,  
ha ! comme un gonflement de lèvres sur la naissance des grands Livres,  
«Cette grande chose sourde par le monde et qui s'accroît soudain comme une ébriété.

«...Toujours il y eut cette clameur, toujours il y eut cette grandeur,  
«Cette chose errante par le monde, cette haute transe par le monde, et sur toutes grèves  
de ce monde, du même souffle proférée, la même vague proférant  
«Une seule et longue phrase sans césure à jamais inintelligible...

«...Toujours il y eut cette clameur, toujours il y eut cette fureur  
«Et ce très haut ressac au comble de l'accès, toujours, au faite du désir, la même mouette  
sur son aile, la même mouette sur son aire, à tire-d'aile ralliant les stances de l'exil,  
et sur toutes grèves de ce monde, du même souffle proférée, la même plainte sans mesure  
«À la poursuite, sur les sables, de mon âme numide...»

«Exil III», Exil, O.C., p. 126

<sup>8</sup> Voir le numéro 17  
du cahier  
iconographique.

<sup>9</sup> Voir le numéro 16  
du cahier  
iconographique.

Vraisemblablement, Alexis Leger avait pensé dans les premiers mois de son exil que, grâce au soutien des grands alliés, il reviendrait rapidement au pouvoir. Comme il n'était pas homme à se satisfaire de hochets, il avait refusé catégoriquement le poste d'ambassadeur à Washington offert par Paul Reynaud et, pour ne pas donner l'impression d'une dérobade, il s'était fait mettre en disponibilité. Le 16 juin, il s'embarquait pour l'Angleterre, d'où, après s'être entretenu avec Churchill et les autorités britanniques de la possibilité de continuer la lutte, il était reparti pour les États-Unis.

Une photographie, prise quelque temps après son arrivée à New York, le montre contemplant l'immensité des gratte-ciel, tournant le dos à l'objectif, la tête inclinée et l'air sombre.<sup>8</sup> L'espoir du retour s'était éclipsé : le gouvernement de Vichy l'avait frappé de déchéance de la nationalité française et radié de l'ordre de la Légion d'honneur, avait confisqué ses biens et, simultanément, laissé mettre à sac son appartement parisien par la Gestapo.<sup>9</sup> En outre, aux humiliations s'ajoutait l'angoisse de ne pas connaître le sort de ses proches restés en zone occupée.

Cependant, pour la postérité à qui il destinait un personnage construit, voire reconstruit, par ses soins, il restera discret en confidences sur le désarroi des premiers temps de l'exil américain : des informations dans la « Biographie » du volume de la Pléiade rédigées sur un ton aussi laconique que celui utilisé dans le récit de son départ de la Guadeloupe ; certaines formules appuyées de gratitude adressées aux nouveaux amis américains en échange de leur hospitalité ; une seule confession, mais poignante, dans une lettre adressée à Archibald MacLeish, à qui il devra un poste modeste de conseiller littéraire à la bibliothèque

du Congrès à Washington : « À dire aussi le vrai, je venais de plonger ici dans un de ces abîmes de solitude et de mutisme d'où l'on a peine à remonter, parce qu'on y égare, simplement, toute notion de temps. »

C'est alors que, dans un prodigieux mouvement de bascule, la poésie reprit ses droits. « Exil », premier poème d'un recueil qui en comprendra quatre, fut écrit pendant l'été 1941 à Long Beach Island, dans une villa que lui avaient prêtée ses généreux amis Francis et Katherine Biddle. Il est dédié à Archibald MacLeish, qui avait, au nom de la fraternité poétique, fait en sorte que la voix de Saint-John Perse se fasse à nouveau entendre, en obtenant pour lui des conditions de vie décentes.

Le poème débute sur une adhésion sans réserve à la condition d'exilé, jusque dans sa radicale nudité : « J'élis un lieu flagrant et nul comme l'ossuaire des saisons... ».<sup>(123)</sup> La forme personnelle du verbe, rehaussée par la majuscule, « J'élis », le choix du vocabulaire juridique et du présent affirment l'autorité incontestable de la parole poétique. Mais qui est donc ce sujet qui parle avec tant d'assurance ? Assurément pas Alexis Leger, le déchu. Rares sont en effet les aveux qui permettent de relier les quatre poèmes du recueil Exil (« Exil », « Pluies », « Neiges », « Poème à l'Étrangère ») aux événements malheureux de la biographie du diplomate, voire à la situation tragique de son pays. Ce sujet qui se surnomme tantôt « Étranger », tantôt « Hôte précaire » ou encore « Prodigue », n'est autre que le double secret du diplomate, le poète Saint-John Perse, dont l'identité se construit progressivement sous nos yeux.

Pas question pour lui de retenir le passé, de pleurer sur les ruines, en héritier des romantiques. Il s'attache plutôt à saisir l'instant présent et à inventer une langue capable

de mimer le rythme, la mélodie, la séduction secrète des éléments cosmiques. Les sables des grèves, les vagues de l'Atlantique américain dans «Exil» relient tous les exilés des légendes et de l'Histoire: «Je reprendrai ma course de Numide, longeant la mer inaliénable...».<sup>(136)</sup> Les violentes pluies tropicales de «Pluies» purifient utilement la mémoire: «Lavez, lavez, au cœur des hommes, leur goût de cantilènes, d'élégies; leur goût de villanelles et de rondeaux; leurs grands bonheurs d'expression».<sup>(151)</sup> C'est à la suite d'une chute de neige, à laquelle le poète a assisté du haut de sa chambre de gratte-ciel new-yorkais, que s'amorce une longue rêverie sur la délicieuse fraîcheur de la terre primitive et la saveur des langues archaïques («Neiges»). Même le quatrième poème, le plus urbain et le plus autobiographique, «Poème à l'Étrangère», derrière laquelle se cache le nom de la maîtresse du poète, la belle Lilita Abreu, associe à l'évocation de Georgetown les cigales mortes de l'été déclinant et «les grandes eaux que fait la nuit du Nouveau Monde».<sup>(169)</sup> Et leurs mélodies poignantes font écho au chant intérieur de l'«aliène».

C'est ainsi que, redécouvrant le pouvoir magique détenu par la langue de lier l'homme aux éléments cosmiques et, mieux encore, de transformer le monde, le poète réapprendra peu à peu à vivre:

{Et c'est déjà le troisième an qu'à votre porte close,  
comme un nid de Sibylles, l'abîme enfante  
ses merveilles: lucioles!}<sup>(171)</sup>

(Vents, 1945)

**«C'étaient de très grands vents sur toutes faces de ce monde...»**

---

55

*C'étaient de très grands vents sur toutes faces de ce monde,  
De très grands vents en liesse par le monde, qui n'avaient d'aire ni de gîte,  
Qui n'avaient garde ni mesure, et nous laissaient, hommes de paille,  
En l'an de paille sur leur erre... Ah! oui, de très grands vents  
sur toutes faces de vivants!*

Vents I, I,  
O.C.,  
p. 179

L'incipit d'un poème persien est un des moments les plus originaux, mais aussi les plus difficiles, de la poésie de Saint-John Perse. Il fait allusion à une histoire antérieure, celle de la gestation intime du poème dont l'essentiel reste caché au lecteur. Difficile et pourtant important, si l'on en juge d'après les brouillons des poèmes et d'après la demande, répétée avec insistance auprès des éditeurs, que l'on choisisse des caractères spécifiques : la grande romaine pour distinguer les premiers mots du corpus central écrit en italique et l'«enluminure» pour détacher, à la manière des manuscrits médiévaux, la première lettre.

Si ce moment est important et difficile, c'est que le poète ne se contente pas d'énoncer, selon un principe commun à toute forme de rhétorique discursive, le ou les thèmes du poème. Il engage le désir personnel et secret du poème, qui en est la seule motivation, vers sa réalisation. C'est ainsi que dans cette première suite de *Vents* il est clair que le thème annoncé est celui de l'invasion sauvage des vents et de leur pouvoir d'anéantissement. Et le contexte historique du poème, écrit aux États-Unis, engage à établir une équation entre l'irruption de ces grands vents sauvages et la présente tourmente mondiale. Mais la forte charge émotionnelle de cette ouverture provient surtout de la rencontre simultanée des vents – phénomène extérieur – et du désir – phénomène intérieur –, de la coïncidence d'un événement historique collectif et d'un avènement personnel, de l'événement de la tornade et de l'avènement de l'énergie spirituelle qui engendre le chant :

{«Ô toi, désir, qui vas chanter...» Et ne voilà-t-il pas déjà toute ma page elle-même bruissante}. (180)

Comprenons bien ce verset: Vents ne s'annonce pas comme un poème descriptif qui détaillerait la puissance agissante des vents sur le monde des choses. Son thème véritable est le désir d'assister à la conversion des vents matériels en sujets agissants du poème. Le vent dans tous ses états, depuis la tornade tropicale jusqu'à la brise rafraîchissante, y est la métaphore d'une parole poétique aux registres également contrastés.

Celle-ci utilise parfois le mode de la violence – exclamation, apostrophe, insulte, invective, ironie, etc. – dans le but d'effectuer un grand balayage sur tout ce qui de près ou de loin compose avec la mort: les clôtures réelles ou symboliques, les refuges et les temples <sup>(I, 3)</sup>; l'ascétisme des sens et la vénération du savoir <sup>(II, 2)</sup>; l'attrance pour le Sud américain où surgit une fois encore la nostalgie de l'enfance sur les îles <sup>(II, 3-5)</sup>; la mémoire personnelle avec ses deuils et ses tristesses <sup>(III, 5)</sup>; le culte de la civilisation occidentale avec ses cultes bourgeois et ses sagesse économes <sup>(IV, 5)</sup>.

Ils sont étonnants ces moments du poème où, avec la soudaineté des fins de cyclone, le vacarme laisse la place au bruissement et, dans le silence et le calme revenus, le poète connaît la joie de faire corps avec un monde nouveau, débarrassé de ses germes de mort:

{Ô fraîcheur dans la nuit où fille d'aile se fit l'aube:  
à la plus haute cime du péril, au plus haut front  
De feuilles et de frondes!... «Enchante-moi, promesse,  
jusqu'à l'oubli du songe d'être né...»  
Et comme celui qui a morigéné les Rois, j'écouterai  
monter en moi l'autorité du songe}. <sup>(185)</sup>

C'est ainsi que, pour le lecteur, la résistance redoutable du poème réside dans ses brusques alternances de colère et de tendresse, de rudesse et de douceur. Finalement, tels les prophètes bibliques, Joseph auprès du pharaon ou Jean-Baptiste auprès d'Hérode, le poète est celui qui, du plus loin de son exil (Joseph) ou du fond de sa prison (Jean-Baptiste), refuse toute concession avec le pouvoir, toute complaisance vis-à-vis des doctrines du monde. Même agnostique, il croit aux vertus surnaturelles de la parole poétique. Car qui peut dire si, chez Saint-John Perse, le «songe» provient des dieux, de l'efficacité magique du langage ou des ondes magnétiques qui le relie au cosmos?

(Vents, I, 4)  
**«Balayer les livres»**

---

Tout à reprendre. Tout à redire. Et la faux du regard sur tout l'avoir menée!

Un homme s'en vint rire aux galeries de pierre des Bibliothécaires. — Basilique du Livre!... Un homme aux rampes de sardoine, sous les prérogatives du bronze et de l'albâtre. Homme de peu de nom. Qui était-il, qui n'était-il pas?

Et les murs sont d'agate où se lustrent les lampes, l'homme tête nue et les mains lisses dans les carrières de marbre jaune — où sont les livres au sérail, où sont les livres dans leurs niches, comme jadis, sous bandelettes, les bêtes de paille dans leurs jarres, aux chambres closes des grands Temples — les livres tristes, innombrables, par hautes couches crétaées portant créance et sédiment dans la montée du temps...

Et les murs sont d'agate où s'illustrent les lampes. Hauts murs polis par le silence et par la science, et par la nuit des lampes. Silence et silencieux office. Prêtres et prêtrise. Sérapéum!

À quelles fêtes du Printemps vert nous faudra-t-il laver ce doigt souillé aux poudres des archives — dans cette pruite de vieillesse, dans tout ce fard de Reines mortes, de flamines — comme aux gisements des villes saintes de poterie blanche, mortes de trop de lune et d'attrition?

Ha! qu'on m'évente tout ce less! Ha! qu'on m'évente tout ce leurre! Sécheresse et supercherie d'autels... Les livres tristes, innombrables, sur leur tranche de craie pâle...

Et qu'est-ce encore, à mon doigt d'os, que tout ce talc d'usure et de sagesse, et tout cet attouchement des poudres du savoir? comme aux fins de saison poussière et poudre de pollen, spores et sporules de lichen, un émiettement d'ailes de piérides, d'écailles aux volves des lactaires... toutes choses faveuses à la limite de l'infime, dépôts d'abîmes sur leurs fèces, limons et lies à bout d'avitissement — cendres et squames de l'esprit.

Ha! tout ce parfum tiède de lessive et de fomentation sous verre..., de terres blanches à sépulcre, de terres blanches à foulon et de terre de bruyère pour vieilles Serres Victoriennes..., toute cette fade exhalaison de soude et de falun, de pulpe blanche de coprah, et de sécherie d'algues sous leurs thalles au feutre gris des grands herbiers,

Ha! tout ce goût d'asile et de casbah, et cette pruite de vieillesse aux moulures de la pierre — sécheresse et supercherie d'autels, carie de grèves à corail, et l'infection soudaine, au loin, des grandes rames de calcaire aux trahisons de l'écliptique...

S'en aller! s'en aller! Parole de vivant!

{Un homme s'en vint rire aux galeries de pierre  
des Bibliothécaires. Basilique du Livre!...}(186)

60

Au chant 4 de la première partie de *Vents*, apparaît un homme énigmatique. Il n'a pas de nom ou, pis, a « peu de nom ». A-t-il même une identité? « Qui était-il, qui n'était-il pas? »<sup>(186)</sup> Et pourtant il a un visage, des traits caractéristiques, et réside en un lieu comparable à un sanctuaire: « [...] l'homme tête nue et les mains lisses dans les carrières de marbre jaune ». Ce lieu de marbre, de bronze et d'albâtre où les lampes se reflètent dans l'agate des murs, où règnent le silence et la science, où les livres dorment, est une bibliothèque, qui ressemble étrangement à la bibliothèque du Congrès de Washington. Et l'homme pâle, silencieux et savant, y est un lecteur qui ressemble étrangement à Alexis Leger, devenu modestement conseiller littéraire, fonction « de peu de nom ».

Or, dans la bibliothèque ainsi décrite à la fois comme le temple du savoir et comme une sédimentation poussiéreuse d'archives, le même lecteur commet l'acte le plus sacrilège que l'on puisse commettre en un tel lieu. Il rit. Et ce rire, tel celui de la Mère dans *Les Paravents* de Jean Genet, outre sa fonction de dénonciation de la stérilité du livre, a un pouvoir de convocation de la vie. « Parole de vivant! », dit la clausule.

Depuis Rimbaud, Gide ou les surréalistes, la dénonciation de la stérilité du livre est une constante de l'inspiration littéraire: Perse ne fait ici que reprendre le thème de l'incompatibilité entre le livre et l'ivresse des sens. Rangés pieusement dans les rayons ou les « niches » de la bibliothèque de *Vents*, les livres compartimentent le réel; quant aux archives et aux incunables, ils figent

un moment particulier de l'histoire de l'humanité.

Or, pour Saint-John Perse, comme pour les poètes vitalistes du début du siècle, le principe même de la vie est d'être mouvement; et la quête poétique de l'un comme des autres consiste à faire surgir dans le langage le mouvement continu du monde caché sous un réel aux apparences fragmentées.

Toutefois, au regard de ces mêmes écrivains, l'originalité du poète de *Vents* est de porter cette dénonciation à un point tel de toxicité qu'il en vient à suffoquer lui-même – et à faire suffoquer le lecteur. C'est le principe même de l'homéopathie: l'accumulation des images de fadeur et de blancheur, d'usure et de dessèchement, provoque une sensation de malaise insoutenable. Et, comme par une réaction spontanée d'hygiène, le poète en vient à désirer une respiration plus ample: «S'en aller! s'en aller! Parole de vivant», dit la clausule du chant. La poésie de Saint-John Perse n'est décidément pas un objet pour bibliophiles ou pour esthètes.

«Dénuement! dénuement!... Nous implorons qu'en vue de mer il nous soit fait promesse d'œuvres nouvelles:

**Le long désir du poème de mer: Amers (1957)**

*d'œuvres vivaces et très belles, qui ne soient qu'œuvre vive et ne soient qu'œuvre belle – de grandes œuvres séditeuses,  
de grandes œuvres licencieuses, ouvertes à toutes prédatons de l'homme, et qui recréent pour nous  
le goût de vivre l'homme, à son écart, au plus grand pas de l'homme sur la pierre.*

«Strophe», Amers, O.C., p. 293

«Et ma pensée n'est point distraite du navigateur», disait la clausule du poème le moins maritime qui fût, *Anabase*. Quoiqu'elle n'eût guère occupé l'esprit du chef nomade, tendu vers les exploits et les fondations de terre, elle avait donc été sa préoccupation secrète. Dans «Pluies», poème écrit au début de l'exil américain, la mer se rapproche, mais par le détour d'une métaphore. Elle est en effet mimée par les averses tropicales: celles-ci ont le même mouvement de flux et de reflux, la même effervescence écumeuse, la même manière de laver et de mettre à nu le sol par couches horizontales. Si, enfin, la présence soudaine de l'océan Pacifique, aux confins des plateaux de *Vents*, paraît être la réponse positive au «reniement» de l'humain dans l'homme, la contemplation de la surface plane et vide des eaux, prolongeant celle des déserts vides, fait très rapidement monter au cœur une angoisse sans remède, sinon celle du suicide: «Et les capsules de la mort éclatent dans sa bouche...» La mer serait-elle donc devenue, depuis que le poète a définitivement renoncé à l'évocation du «vase sans défaut de la mer»<sup>(13)</sup> d'*Éloges*, le lieu qui appellerait à se dissoudre dans le néant?

À cette ascèse, dont les raisons intimes ont déjà été suggérées, *Amers* apporte une solution triomphale. La mer n'y est plus simple rêve à l'horizon du poème; le recours au langage indirect de la métaphore y est abandonné. Elle est là, directement, en personne, substance vivante, à la fois agressive et délectable. Et le poème est tantôt une étonnante immersion dans l'élément qui a la virulence brûlante du sel et la douceur onctueuse du lait et de l'écume – «Sagesse de l'écume, ô pestilences de l'esprit dans la crépitation de sel et le lait de chaux vive!»<sup>(125)</sup> –, tantôt, il est une invocation adressée à la Mer (avec majuscule),

prononcée tour à tour dans les strophes par des protagonistes aux fonctions sacrées: Maître d'astres et de navigation, Patriciennes, Tragédiennes, Poétesse et enfin Amants.

{«Ô Mer qui t'enflés dans nos songes comme un dénigrement sans fin et comme une vilénie sacrée, ô toi qui pèses à nos grands murs d'enfance et nos terrasses comme une tumeur obscène et comme un mal divin! »}(304)

65

Or, outre la beauté sensuelle de l'élément marin, ce qui est révélé par ce contact direct autant que par cette amorce de dialogue, c'est l'équation de la mer et de l'Être. Par la permanence de son mouvement perpétuel, fascinant parce que jamais identique à lui-même, la mer est en effet pour Saint-John Perse l'incarnation du principe métaphysique – Être, dieu ou esprit – dont la poésie doit chercher à manifester la présence dans l'homme et dans le cosmos:

{«Faites qu'un soir il nous souvienne de tout cela de fier et de réel qui se consumait là, et nous fut de mer, et qui nous fut d'ailleurs,

« parmi toutes choses illicites et celles qui passent l'entendement... »}(306)

Par crainte de confondre la poésie avec l'évocation nostalgique d'un passé perdu, la mer, qui avait été jusqu'ici prudemment mise au second plan du poème, est devenue un personnage à part entière. Toute évocation de mer ramenait en effet le poète à l'archipel des Caraïbes. Dans *Amers*, la mer est devenue l'interlocuteur d'un drame dont le modèle

est le rite dionysiaque de la Grèce antique. Et grâce à cette conception grandiose, qui induit à la fois l'architecture et le mode lyrique du poème, le poète est parvenu enfin à se projeter à l'extérieur de lui-même et à s'engager dans une quête du destin de l'homme universel :

{... Or il y avait un si long temps que j'avais goût de ce poème, mêlant à mes propos du jour toute cette alliance, au loin, d'un grand éclat de mer [...].}<sup>(263)</sup>

## Le rituel antique d'Amers

Avec tout son cheptel de monstres et d'humains,  
ah! tout son croît de fables immortelles,  
nouant à ses ruées d'esclaves et d'ilotes  
ses grands Bâtards divins et ses grandes filles  
d'Étalons – une foule en hâte se levant  
aux travées de l'Histoire et se portant en masse  
vers l'arène, dans le premier frisson du soir  
au parfum de fucus,

Récitation en marche vers l'Auteur et vers la bouche  
peinte de son masque.

«Invocation 6»,  
Amers, O.C.,  
p. 265

Dans *Amers*, le poète, par l'intermédiaire de ses auxiliaires de haut rang, exécute en direction de la mer une marche dont la cadence et l'évolution sont inspirées de la marche rituelle que les célébrants de l'ode triomphale – ou «épinicie» – exécutaient jadis en Grèce à l'ouverture de la fête.

Et cette marche est elle-même l'ouverture d'une cérémonie, bâtie sur le modèle du dithyrambe dionysiaque qui, c'est bien connu, donna naissance à la tragédie antique. L'architecture du poème correspond très exactement à la division du drame grec primitif: Prologue, Épisode, Chœur et Exode se renomment ici respectivement «Invocation», «Strophe», «Chœur» et «Dédicace». Et dans *Amers*, comme dans le dithyrambe, le rôle principal est confié au chœur (ou plutôt aux chœurs), auquel, dès la fin de l'Invocation, le poète délègue le pouvoir. Que l'architecture globale du poème n'ait été fixée que progressivement importe peu! Dès l'origine, le poète avait mis en place le cadre culturel (le modèle antique) et religieux (le rituel tragique) qui assujettirait son désir individuel de mer aux règles d'une forme de tradition sacrée. C'est ainsi que, réactualisant la valeur collective du mythe, il limiterait les tentations et les risques de la divagation sans filet que le surréalisme naguère avait érigée en pratique poétique.

L'Invocation répond à la phase de l'entrée dans le sacrifice. Dans la tradition du sacrifice antique, les préliminaires avaient pour objet de conférer avant la cérémonie proprement dite au sacrifiant, au sacrificateur et à la victime, au lieu et aux instruments, une qualité sacrée telle qu'ils fussent aptes à participer à l'acte religieux. Telle est ici la finalité des six chants: le poète, «homme de mer», se met en disposition de faire honneur à la Mer. Que ce soit en transposant le grand rituel de la marche autour de l'autel

ou en haussant le langage au niveau d'une parole sacrée – rythme incantatoire, effets d'assonances et de répétitions sémantiques, lexique de la langue sacrée, etc. –, le poète entre dans son rôle de grand prêtre de la Mer:

{Moi, m'inclinant en votre honneur d'une inclinaison  
sans bassesse,  
J'épuiserai la révérence et le balancement du corps;  
Et la fumée encore du plaisir enfumera la tête du fervent,  
Et le délice encore du mieux dire engendrera la grâce  
du sourire...}(262)

69

Toutefois, dans cette première partie, le poète dépasse la finalité du Prologue du drame antique. L'Invocation annonce que le poème ne sera pas une action à sens unique mais une collaboration, une entreprise à deux, un échange dans lequel poète et mer apprennent tour à tour à être passif et actif, à donner et à recevoir, à aimer et à être aimé. «La Mer en nous portée» est aussi «la Mer en nous portant». C'est ainsi que, dans la mesure où le rite sera efficace, l'homme apprendra, en se dirigeant vers la mer, à dépasser les lignes de frontière, à s'alléger des charges de la terre – accessoires extérieurs et fardeau de la mémoire temporelle –, à se creuser et à se dilater aux dimensions de l'hémicycle de mer. Alors il pourra s'emplier de la mer «jusqu'à la satiété du souffle et la péroration du souffle»(261). De son côté, réciproquement, la mer affluera depuis les confins, et offrira en récompense son potentiel d'énergie sauvage en même temps que la mémoire de l'humanité légendaire qui l'accompagne:

{Et c'est la Mer qui vint à nous sur les degrés de pierre  
du drame: Avec ses Princes, ses Régents, ses Messagers  
vêtus d'emphase et de métal, ses grands Acteurs aux yeux  
crevés et ses Prophètes à la chaîne, ses magiciennes  
trépigant sur leurs socques [...]}(265)

## Strophe

Dans le schème sacrificiel antique, la strophe est le centre du drame, ou plutôt le drame proprement dit. C'est la phase consacrée à la destruction de la victime ou à l'oblation des objets. Chaque strophe d'Amers s'articule autour d'une action de rupture dans laquelle le chœur des figurants joue le double rôle de sacrificateur et de victime.

70

Pour les Tragédiennes et les Patriciennes, la rupture est consommée dans l'offrande des accessoires à simple finalité décorative: masques et thyrses, «boiseries sculptées de cèdre ou de thuya»<sup>(299)</sup>, «pierres étincelantes et bijoux de nuit»<sup>(300)</sup>. Pour les amants, l'offrande est portée jusqu'à l'immolation: après avoir offert à l'amant les fruits de son corps – «fruits de la femme, ô mon amour, sont plus que fruits de mer: de moi non peinte ni parée, reçois les arrhes de l'Été de mer [...]»<sup>(328)</sup> – et les roses du vaisseau qu'elle figure – «tu m'es vaisseau qui porte roses. Tu romps sur l'eau chaîne d'offrandes»<sup>(329)</sup> –, l'amante est renversée dans la position prescrite par l'amant, maîtrisée aussi durement que l'animal sur l'arène et, enfin, écartelée à l'emplacement de «l'incision rituelle rehaussée du trait rouge»<sup>(333)</sup>.

Or, afin de diriger et de dompter la force qui surgit de la violence de l'action sacrificielle, le déroulement respecte aussi scrupuleusement que le rite antique un protocole détaillé. L'espace du sacrifice, par exemple, n'est pas n'importe quel espace, mais un lieu consacré et réservé à lui, sinon l'immolation serait un meurtre. Le chant IX mis à part, le poème a pour cadre l'amphithéâtre traditionnel. La mer qui en est «l'aire rituelle» s'est haussée au niveau de l'orchestre, et ses eaux se sont massées afin de composer la «table d'autel». Les escarpements des villes portuaires tiennent lieu de gradins, les corniches ou «rampes de fer»

dessinent autant d'hémicycles. Quant aux amants, bien qu'ils aient refusé par respect de leur intimité le cadre ouvert et public de l'amphithéâtre, et qu'ils se soient isolés dans les «chambres closes», ils ont choisi, eux aussi, un territoire idéal, également exhaussé par rapport au niveau où demeurent les hommes ordinaires. Dans leur chambre tout est en élévation: le lit de cèdre, tel celui d'Ulysse, surplombe la chambre. La maison elle-même «navigue comme une trirème», vogue au sommet d'une houle qui «monte et se fait femme».

71

C'est ainsi que le sacrifice qui s'accomplit au centre de chacun des chants de la Strophe tourne le dos à la terre, à sa sensualité immédiate et provocante, à ses séductions ambiguës, trop fortes pour ne pas être suspectes aux yeux du poète:

{Ah! qu'un plus large mouvement des choses à leur rive,  
de toutes choses à leur rive et comme en d'autres mains,  
nous aliénât enfin l'antique Magicienne:  
la Terre et ses glands fauves, la lourde tresse circéenne  
et les rousseurs du soir en marche dans les prunelles  
domestiques!}(276)

Mais, attention! Si le poète, dorénavant, fait face à la mer, il garde pied sur terre: le véritable lieu du drame n'est pas le grand large sans fonds ni horizons, mais l'amphithéâtre enserré dans les escarpements de la côte ou la «table d'autel» constituée par la mer; dans les deux cas, c'est un lieu où la jonction de la mer et de la terre a été réussie, où, pour se hausser au niveau métaphysique qui est celui du poème, l'humain reste humain tout en allant au-delà de l'humain. C'est en quelque sorte la traduction en termes contemporains

du néologisme créé par Dante dans le chant I du «Paradis»,  
*trasumanar*.<sup>10</sup>

### Chœur

Constitué des Sages qui sont entrés à la fin de l'*Invocation*, le chœur procède à un chant d'acclamation. Comme le chœur antique, il se tourne vers la Puissance qui fut invoquée et lui adresse une «récitation» où se mêlent l'exclamation, la conjuration et l'approbation. En un mot, cette partie qui clôt l'action sacrificielle s'appelle action de grâces. Moment délicat et qu'il ne s'agit pas d'omettre, le poète en est bien conscient, si l'on veut que le dieu perpétue ses bienfaits. À la fin de la partie, fidèle à son modèle, le chœur persien remplace le récitatif collectif par un large mouvement de foule sous la conduite du poète – descendant du coryphée – institué maître du chœur.

72

### Dédicace

Quoiqu'elle soit brève, la dernière partie, située à la place de l'exode du drame ou de la sortie du rite sacrificiel, est essentielle. Elle accomplit la tâche difficile, d'une part, de faire sortir les célébrants du cercle magique et de les réintégrer à l'univers profane; d'autre part, d'établir une continuité entre les deux univers hétérogènes qui ont été réunis dans l'instant bref de l'oblation. En termes plus concrets, elle fait passer le poète de la nuit et de l'aube à l'heure de midi, c'est-à-dire du temps de l'action à celui de la contemplation, de l'espace houleux à la mer haute et étale. C'est alors qu'ayant accédé à l'intégralité de son Être, le poète est finalement libéré de sa mission :

{L'oiseau plus vaste sur son erre voit l'homme libre  
de son ombre, à la limite de son bien.} (385)





## (Amers, strophe IX)

## «Étroits sont les vaisseaux» ou le dialogue d'amour

... Étroits sont les vaisseaux, étroite notre couche.  
Immense l'étendue des eaux, plus vaste notre empire  
Aux chambres closes du désir.

Entre l'Été, qui vient de mer. À la mer seule, nous dirons  
Quels étrangers nous fûmes aux fêtes de la Ville, et quel astre montant des fêtes  
sous-marines  
S'en vint un soir, sur notre couche, flairer la couche du divin.

En vain la terre proche nous trace sa frontière. Une même vague par le monde,  
une même vague depuis Troie  
Roule sa hanche jusqu'à nous. Au très grand large loin de nous fut imprimé jadis  
ce souffle...  
Et la rumeur un soir fut grande dans les chambres: la mort elle-même,  
à son de conques, ne s'y ferait point entendre!

Aimez, ô couples, les vaisseaux; et la mer haute dans les chambres!  
La terre un soir pleure ses dieux, et l'homme chasse aux bêtes rousses; les villes s'usent,  
les femmes songent... Qu'il y ait toujours à notre porte  
Cette aube immense appelée mer – élite d'ailes et levée d'armes, amour et mer  
de même lit, amour et mer au même lit –

«Étroits sont les vaisseaux»,  
Amers, strophe IX, 1, O.C.,  
p. 326

Le chant IX, avec sa structure dialoguée, ses échos thématiques et sonores, ses parallélismes d'ordre et de construction, fait tout d'abord illusion. Serait-il un nouveau chant amœbée entre deux amants, selon la tradition antique originaire de l'Égypte des pharaons? un nouveau Cantique des cantiques, non moins sensuel mais plus atlantique? S'il est assurément des points communs de forme et de thème entre «Étroits sont les vaisseaux...» et les grands dialogues d'amour de la civilisation orientale, le chant IX ne prend véritablement son sens qu'une fois rattaché aux huit chants précédents de la strophe, à laquelle il apporte une conclusion triomphale. À un niveau formel, il ne se présente donc pas comme le dialogue lyrique, clos sur lui-même, de deux amants, mais comme un épisode d'une vaste chorégraphie circulaire autour de la mer. Et cette dernière, loin d'être spectatrice passive du drame qui se déroule dans la chambre haute, est la source à laquelle s'abreuvent les amants. Car la mer dans *Amers* n'est pas simple métaphore: elle attire réellement les amants à elle, s'associe activement à leur union, leur accorde généreusement le don de sa substance iodée et de sa vaste étendue, en inspire le rapport au temps (chronologique et climatique) et en scande le rythme (semblable à la houle et aux marées).

Telle est la géniale originalité du récit de l'acte érotique des amants du chant IX, au regard de la tradition du lyrisme amoureux: il est une dramaturgie mimée du comportement de la mer. Or celle-ci possédant, aux yeux du poète, toutes les propriétés du divin, elle révèle aux amants, grâce à cette fusion à trois, si j'ose dire, la transcendance de l'Être sous la forme concrète du désir d'immortalité:

{«Ô Mer levée contre la mort! Qu'il est d'amour  
en marche par le monde à la rencontre de ta horde!  
Une seule vague sur son cri!...»<sup>(336)</sup>}

{«La Mort éblouissante et vaine s'en va, du pas  
des mimes, honorer d'autres lits. Et la Mer étrangère,  
ensemencée d'écume, engendre au loin sur d'autres rives  
ses chevaux de parade...»}

«Ces larmes, mon amour, n'étaient point larmes  
de mortelle.»<sup>(337)</sup>}

77

L'acte érotique du chant IX se déroule donc, à l'instar des récits précédents, sur le modèle du rite de l'offrande sacrée. Toutefois, le volume accordé aux différentes parties se distingue sensiblement de celui des chants précédents : le préambule de l'acte sacré y est plus bref et sa conclusion, en revanche, infiniment plus longue. L'explication en est simple : dès l'ouverture, les amants sont engagés dans un acte religieux, au sens littéral, à savoir un acte qui les relie à un autre qu'eux-mêmes et, en l'occurrence, à la Mer avec majuscule. C'est dire que les appels de la sensualité ont une origine plus lointaine que les pulsions de l'instinct, et que les élans de l'esprit s'incarnent dans la chair, que, si la femme est «douce au flair de l'homme», elle l'est aussi «aux serres de l'esprit». Au début du sacrifice, les amants ne se trouvent donc ni dans la situation de manque exprimée par les Patriciennes – «nos livres lus, nos songes clos, n'était-ce que cela?»<sup>(300)</sup> –, ni dans l'état de corruption reconnue par les Tragédiennes. Déjà, ils n'entendent plus les tentations contradictoires de la terre. Déjà le corps de l'amante est consacré :

{Et qu'est-ce ce corps lui-même, qu'image  
et forme du navire? nacelle et nave, et nef votive,  
jusqu'en son ouverture médiane}<sup>(329)</sup>}

Si, à l'inverse, les rites de sortie sont particulièrement longs pour les amants, c'est en raison de la force des interdits qui pèsent sur eux. Est-ce parce qu'ils savent quels tabous ancestraux règlent les rapports sexuels que les amants se sont exilés de la vie publique et en particulier des «Fêtes de la Ville», qu'ils se sont laissé passer pour des étrangers et qu'ils se sont enfermés à clé dans les chambres? N'est-ce pas plutôt parce qu'ils ont voulu retenir la démesure de la mer qu'ils se sont imposé des interdits: une «couche étroite afin de circonscrire l'immensité de l'étendue des eaux»; des «chambres closes afin de contenir l'Été de mer»; le respect du secret afin de ne pas galvauder les confidences faites à la mer: «À la mer seule nous dirons...»? Et comme ces chambres n'ont pas de relation avec les chambres ordinaires, que «l'Été de mer» est la saison de l'intemporel, que l'hiver ne vient pas prolonger mais rompre, il y a un double risque d'amoindrir la force de l'état de consécration atteint. Ceci est figuré par l'angoisse de l'amante à l'instant où la foule conduite par la Magicienne fait intrusion dans la chambre. À l'inverse, il y a le risque d'être haussé à un niveau de sacralité incompatible avec la vie profane; tel paraît être le cas de l'amant, lorsque, s'enfonçant dans le sommeil, il vire de bord vers le grand large: «Qui donc en toi toujours s'aliène, avec le jour? Et ta demeure, où donc est-elle?...» On s'explique alors la nécessité de pratiquer avec précaution des rites de sortie.

## Stockholm, 1960

« Ne crains pas », dit l'Histoire, levant un jour son masque de violence – et de sa main levée elle fait ce geste conciliant de la Divinité asiatique au plus fort de sa danse destructrice. « Ne crains pas, ni ne doute – car le doute est stérile et la crainte est servile. Écoute plutôt ce battement rythmique que ma main haute imprime, novatrice, à la grande phrase humaine en voie toujours de création. Il n'est pas vrai que la vie puisse se renier elle-même. Il n'est rien de vivant qui de néant procède, ni de néant s'éprenne. Mais rien non plus ne garde forme ni mesure, sous l'incessant afflux de l'Être. La tragédie n'est pas dans la métamorphose elle-même. Le vrai drame du siècle est dans l'écart qu'on laisse croître entre l'homme temporel et l'homme intemporel. L'homme éclairé sur un versant va-t-il s'obscurcir sur l'autre ? Et sa maturation forcée, dans une communauté sans communion, ne sera-t-elle que fausse maturité ?... »

Au poète indivis d'attester parmi nous la double vocation de l'homme. Et c'est hausser devant l'esprit un miroir plus sensible à ses chances spirituelles. C'est évoquer dans le siècle même une condition humaine plus digne de l'homme originel. C'est associer enfin plus hardiment l'âme collective à la circulation de l'énergie spirituelle dans le monde... Face à l'énergie nucléaire, la lampe d'argile du poète suffira-t-elle à son propos ? — Oui, si d'argile se souvient l'homme.

Et c'est assez, pour le poète, d'être la mauvaise conscience de son temps.

Poésie,  
 allocution au banquet Nobel du 10 décembre 1960,  
 « Discours de Stockholm », O.C.,  
 p. 446-447

<sup>11</sup> Voir les numéros 18 et 19 du cahier iconographique.

<sup>12</sup> Saint-John Perse (Alexis Leger), Dag Hammarskjöld, *Correspondance (1955-1961)*, textes réunis et présentés par Marie-Noëlle Little, « Cahiers Saint-John Perse » n° 11, Gallimard, 1993, p. 147.

Quoiqu'il ait été à compter du 1<sup>er</sup> septembre 1944 replacé comme ambassadeur en disponibilité dans le service diplomatique français et, à la Libération, réintégré dans la plénitude de ses droits, Alexis Leger ne reprit pas le chemin de la France. Il refusa les propositions les plus honorables qui lui furent faites – en 1947, Vincent Auriol lui offrit le portefeuille de ministre des Affaires étrangères – et prolongea jusqu'en 1958 son séjour aux États-Unis en s'obstinant à l'appeler, en dépit des faits objectifs, « exil ». Secrètement, c'était confirmer une posture de poète. Officiellement, la décision était justifiée par l'opinion qu'il avait de la situation de la France au lendemain de la guerre: elle serait devenue, par la faute du général de Gaulle, « un chaos » proche de la « décadence ». Et, à ses yeux, le recours au général en 1958 ne fit que confirmer la débâcle dans laquelle se trouvaient les institutions républicaines. La distance dédaigneuse, qui l'avait conduit à répondre négativement en 1940 aux sollicitations répétées du général depuis Londres, se transforma, à partir de 1960, en imprécations systématiques.<sup>11</sup> Fidèle à ses convictions républicaines, Leger ne voulut jamais démordre de l'idée qu'un militaire préférerait inévitablement le pouvoir personnel au respect de la Constitution. La correspondance des dix années suivantes, en particulier celle échangée avec Dag Hammarskjöld, revient régulièrement sur le malheur de « la pauvre France » dirigée tantôt par le « Monarque », tantôt par « l'Autocrate français ». « Nous voici, Français, sous un régime de monarchie faussement « constitutionnelle », car c'est bien d'une « charte octroyée » qu'il s'agissait, et le vote sur ce mauvais texte, à prendre ou à laisser, n'était qu'un vote sur une personne ou sur la commodité immédiate d'une formule ».<sup>12</sup>

Aussi, cohérent avec lui-même, Leger refusa-t-il toutes les distinctions et les prix provenant du gouvernement français. Une seule exception, le Grand Prix national des Lettres françaises qui lui fut décerné par Malraux et qu'il accepta, non sans un grand embarras. «De par son caractère, je crois, lui écrivit pour le conforter Dag Hammarskjöld, que parmi tous les nombreux honneurs dont vous pouviez être l'objet, c'est le seul que vous pouviez et deviez accepter sans renier vos principes.<sup>13</sup>» En revanche, c'est avec une stratégie et une détermination surprenantes qu'il fit en sorte d'être honoré du prestigieux prix Nobel. Les nombreuses lettres échangées avec Dag Hammarskjöld entre 1955 et 1961 traitent principalement de la campagne menée par le secrétaire général de l'ONU auprès de l'Académie suédoise (dont il était membre). Depuis qu'il avait renoncé à l'évocation de sa Guadeloupe natale, depuis *Anabase*, Saint-John Perse estimait que la poésie avait une vocation universelle. Il avait fait d'ailleurs en sorte, en veillant avec la plus grande attention à la qualité des traductions de sa poésie, que son accueil fût également universel. Or, l'attribution du prix Nobel était à ses yeux la juste reconnaissance de la conception impersonnelle et grandiose qu'il avait de la poésie.

L'Allocution qu'il prononça à Stockholm, par une froide journée de décembre 1960, est un hommage rendu à la Poésie par un grand maître de l'éloquence oratoire. Le ton y est celui de l'éloge: exclamatifs redondants, surenchère de superlatifs, lexicque, choix grammatical et syntaxique propres à la langue élevée.<sup>14</sup> Que l'on n'en attende donc aucune confiance ou aveu personnels! C'est de la poésie et du poète en général qu'il est question, de «la poésie [qui] n'est pas souvent à l'honneur»<sup>(444)</sup> ou du «poète [qui] existait dans l'homme

<sup>13</sup> Ibid. p. 163.  
<sup>14</sup> O.C., p. 443-447.  
Le discours, intitulé clairement *Poésie* prend un relief particulier au milieu de l'œuvre du poète, car il est le seul art poétique que Saint-John Perse ait jamais écrit.

des cavernes»<sup>(445)</sup>. Ici, comme précédemment, Saint-John Perse affirme que le poète n'est pas une personne, mais une fonction, une haute fonction, aurait-on envie de dire, comparable à celle qu'il tenait lorsqu'il dirigeait le Quai en tant que secrétaire général. L'un était un haut fonctionnaire, représentant de l'État, et aimait à être reconnu comme tel. L'autre, le poète, s'engage à tenir la haute fonction de représentant de l'Être auprès des hommes de son temps : «Ainsi par son adhésion totale à ce qui est, le poète tient pour nous liaison avec la permanence et l'unité de l'Être. Et sa leçon est d'optimisme.»<sup>(446)</sup> Ainsi, c'est relativement à l'intuition que circule une même forme de vie depuis le monde des choses jusqu'à celui des hommes, et réciproquement, que le poète assume sa fonction : «Une même loi d'harmonie régit le monde entier des choses.»<sup>(446)</sup> Et c'est dans la mesure où il aura su réveiller la conscience d'une énergie spirituelle, commune à l'humanité entière, qu'il aura rempli sa mission. Restituer aux choses le principe de leur vie particulière, les relier les unes aux autres afin de faire circuler l'énergie vitale, s'émerveiller de la vivacité du monde et des mots, tel est encore le but poursuivi dans le dernier grand poème, *Chronique*, composé à l'âge de soixante-douze ans. Qui s'étonnera que, pour répondre à ce rêve de liaison et d'alliances, les conjonctions de coordination aient acquis une valeur poétique :

{Et l'étalon rouge du soir hennit dans les calcaires.  
Et notre songe est en haut lieu. Ascension réglée  
sur l'ascension des astres, nés de mer... Et ce n'est point  
de même mer que nous rêvons ce soir.}<sup>(389)</sup>



1887

**Naissance à Pointe-à-Pître (Guadeloupe) de Marie René Alexis Leger, fils d'Amédée Leger, avocat-avocat, et de Françoise Renée Dormoy, descendante d'une famille de planteurs. L'enfant vit entre les deux «Habitations» situées sur Basse-Terre, la Joséphine et Bois-Debout.**

1899

La situation économique et politique en Guadeloupe se dégradant sous l'effet de la crise de la canne à sucre, Amédée Leger prend la décision d'emmener sa famille en France métropolitaine. La famille Leger (Alexis a trois sœurs) s'installe à Pau et Alexis entre au lycée en cinquième.

1902

Rencontre du poète Francis Jammes, surnommé « le cygne d'Orthez ». Ils partageront la même nostalgie de leurs origines guadeloupéennes (le grand-père de Jammes était enterré à la Goyave) et le même attachement à la poésie virgilienne des *Géorgiques*. Alexis Leger lui fera lire ses premiers manuscrits. Grâce à Jammes, il fera la connaissance de Gabriel Frizeau qui l'initiera à la peinture, puis de Claudel et de Gide.

1906

Une fois son service militaire fait, Alexis s'engage à Bordeaux avec boulimie dans des études de philosophie et de droit. Il traduit Pindare. Chez Frizeau, il rencontre Jacques Rivière.

1907

Mort brutale de son père. Alexis Leger, à 20 ans, porte la lourde responsabilité d'une famille de femmes peu fortunées. Interrogé par Jacques Rivière sur son éventuelle vocation d'écrivain, Leger répond fermement qu'il « n'y a rien à attendre [de lui] littérairement ». Il avait pourtant déjà composé la plupart des poèmes du futur recueil *Éloges*. Et, dans la NRF d'août 1909, il publie « Images à Crusoe ».

Assiste avec passion aux concerts dirigés par Édouard Brunel, en donne le compte rendu dans *La Gazette de Pau*, se sent proche de la vogue musicale néo-classique de la Schola Cantorum.

1911

*Éloges*, Éditions de la NRF, sous la signature Saintleger Leger. Le volume comprend « Écrit sur la porte », « Pour fêter une enfance », « Récitation à l'éloge d'une Reine » (publiés tous trois dans la NRF en 1910) et « Éloges », poème en 18 chants.

1912

Installation de la famille à Paris. Sur le conseil de Claudel, il choisit la carrière diplomatique plutôt qu'« une vie libre de colon en pays neuf » à laquelle il se destinait.

1914

Succès au concours des Affaires étrangères.

- 1915 Attaché au service de la Maison de la presse, fondé par Philippe Berthelot, directeur des affaires politiques au ministère des Affaires étrangères.
- 1916 Envoyé à sa propre demande comme troisième puis deuxième secrétaire à la légation de Pékin. Séjournant dans un temple taoïste, à une heure à cheval de Pékin, il entreprend d'écrire *Anabase*.
- 1920 Expédition en Mongolie-Extérieure et traversée du désert de Gobi en compagnie du sinologue Gustave-Charles Toussaint. Ne parvenant pas à obtenir en échange d'un détachement du ministère des Affaires étrangères un poste de conseiller politique auprès du gouvernement chinois, il demande à être rappelé à Paris. Retour par le Japon et l'Amérique.
- 1921 Nommé comme expert politique à la conférence internationale de Washington sur la limitation des armements et les questions d'Extrême-Orient. Il y est remarqué par Aristide Briand, président du Conseil, grâce à la protection duquel il grimpera rapidement les degrés successifs d'une brillante et singulière carrière diplomatique, en ce sens qu'elle se fit exclusivement à l'administration centrale: successivement directeur adjoint, puis directeur des Affaires politiques et commerciales, chef de cabinet du ministre, et enfin secrétaire général du Quai d'Orsay entre 1933 et 1940, en remplacement de Philippe Berthelot. Cette situation, considérée par certains comme un privilège indu, lui valut de nombreux ennemis. Publication d'*Anabase* aux Éditions de la NRF et d'*Amitié du prince* dans le *Cahier I de Commerce*, revue fondée par la princesse de Bassiano. L'auteur a choisi un second pseudonyme qui, tantôt entier, tantôt abrégé, sera définitif: Saint-John Perse. Au-delà de ses énigmatiques références, ce choix entend marquer une ligne de frontière entre le diplomate et le poète. Jusqu'en 1940, le diplomate semble avoir obtenu raison du poète. Aucune nouvelle publication. Seules des traductions d'*Anabase* par des poètes étrangers prestigieux, T.S. Eliot, Giuseppe Ungaretti, Ion Pillat. L'entrée des Allemands dans Paris fait souffler un vent de panique sur un ministère des Affaires étrangères dont l'autorité avait été ébranlée, depuis les accords de Munich, par les différends entre bellicistes et pacifistes, les intrigues de couloirs et les démissions successives des ministres. Le renvoi de Leger est imposé par Paul Reynaud, président du Conseil, au président de la République, Albert Lebrun, en hâte, le soir du 18 juin. «Étrange milieu où tout le monde s'utilise et où tout le monde se trahit à la première occasion et le sait.» (R. Boyer de Sainte-Suzanne, *Une politique étrangère*, Viviane Hamy, p. 333.)
- Leger refuse l'offre de l'ambassade de Washington et s'exile aux États-Unis, via Londres, où il rencontre Winston Churchill. En octobre, il est déchu de la nationalité française et radié de l'ordre de la Légion d'honneur par le gouvernement de Vichy. Peu après son arrivée, il rencontre Archibald MacLeish, directeur de la bibliothèque du Congrès et poète, qui lui offre un poste de consultant littéraire à mi-temps. Il décline toute autre activité rémunérée et parle à son entourage de retraite, de solitude extrême, de silence et de repli.
- Grâce aux Biddle, cependant, il entre en contact avec l'entourage politique du président Roosevelt et cherchera à jouer un rôle de conseiller auprès de celui-ci.

Mai 1940

- 1941 Pendant l'été, en villégiature chez les Biddle à Long Beach Island, il écrit « Exil ». Il s'installe à Washington D.C., dans le quartier de Georgetown, non loin de Lilita Abreu, avec qui il avait déjà entretenu une liaison à Paris et à qui sera dédié, discrètement, « Poème à l'Étrangère ».
- Des représentants de la France libre viennent lui demander une caution qu'il refuse de donner. Parallèlement, il s'emploie à dénoncer les agissements du gouvernement de Vichy auprès des Américains.
- 1942 Publication d' « Exil » dans la revue *Poetry* et aux *Cahiers du Sud* (Marseille). Gallimard en publie une édition clandestine tirée à 15 exemplaires signée S. J. P.
- Il reçoit en mai une invitation personnelle du général de Gaulle à venir « conférer » avec lui à Londres. Leger ne met pas longtemps à répondre: le diplomate qu'il est ne « saurait assumer que la direction d'une activité diplomatique ».
- Réponse diplomatique qui couvre en fait l'extrême défiance que lui inspire l'état militaire de son correspondant. Il réitérera à plusieurs reprises son refus.
- Été après été, il séjourne sur une île privée des côtes du Maine chez Beatrice Chanler, « Seven hundred acre Island ». Excellent marin, il navigue entre les îles de la côte Est. Ces navigations seront l'autre rite de l'été.
- 1943 « Poème à l'Étrangère » est publié dans le premier numéro de la revue *Hémisphères*. Le poème sera perçu par Lilita comme « un don avant la rupture ». « Pluies » est publié en octobre grâce à Roger Caillois dans la revue *Les Lettres françaises*, Buenos Aires.
- 1944 « Neiges » paraît dans le numéro 13 *des Lettres françaises*. Sous le titre *Quatre Poèmes-1941-1944*, les poèmes précédents seront publiés aux Éditions des Lettres françaises, Buenos Aires, la même année, avec une note liminaire d'Archibald MacLeish, rédigée en étroite collaboration avec Saint-John Perse.
- Leger est remplacé comme ambassadeur en disponibilité dans le service diplomatique.
- 1945 À la suite d'un voyage dans les États de l'Ouest américain, il se passionne pour la géologie, la faune et la flore.
- Le grand poème *Vents*, écrit pendant l'été 1945 à « Seven hundred acre Island », proposera à son tour le récit de la traversée d'est en ouest d'un cavalier qui à lui seul résume tous les âges.
- 1946 Publication chez Gallimard de *Vents*.
- Le contrat signé avec la généreuse Fondation Bollingen (mécénat de Mary Mellon) lui permet de subvenir à ses besoins.
- En échange de la subvention allouée, Leger s'engage à accorder à la Fondation l'exclusivité de l'édition de ses œuvres traduites en langue anglaise.
- 1947 Il refuse le poste d'ambassadeur à Washington que lui propose le président Vincent Auriol. Il en fera de même de toute autre proposition de renouer avec la vie politique française et revendiquera un statut d'exilé jusqu'en 1958, comme le prouve l'intitulé « Lettres d'exil » attribué à la correspondance de la guerre et de l'après-guerre dans la future *Pléiade*.

- 1948 Le premier fragment d'un poème consacré à la mer est publié par l'intermédiaire de Jean Paulhan dans *Les Cahiers de la Pléiade*, sous le titre «Poème», qui deviendra le chant VIII de la Strophe d'Amers. Le futur grand poème continuera à être publié par fragments en revue jusqu'en 1957.
- 1957 Publication d'Amers chez Gallimard. Constitué d'une Invocation, de 9 strophes, d'un Chœur et d'une Dédicace, le poème associe la mer à la célébration de l'amour.
- 1957 En 1962, Saint-John Perse veillera à la fabrication d'une somptueuse édition du poème publiée par les Bibliophiles de Provence, Paris. Impression assurée à Paris par l'imprimerie nationale en caractères «Romain du Roi» de Grandjean (1699).
- 1958 À partir de mai de cette année, il partagera son temps entre les États-Unis (hiver et printemps) et la presqu'île de Giens dans une propriété, les Vigneaux, que Mina Curtiss a acquise à son intention et dont elle lui a fait don. Épouse à Washington Dorothy Milburn, d'une «famille américaine de vieille souche anglaise», précise-t-il dans la Biographie de la Pléiade, non sans un certain snobisme. Il a 70 ans, mais il a gardé une belle allure sportive.
- 1959 Publication de *Chronique* chez Gallimard. «Grand Âge, nous voici...»
- 1960 Prix Nobel de littérature. Publication de l'allocation de Stockholm sous le titre *Poésie*.
- 1962 Publication par la Société des éditions d'art «au Vent d'Arles» de l'édition originale d'Oiseaux, dans laquelle se répondent poèmes de Saint-John Perse et eaux-fortes de Georges Braque.
- 1963 À partir de cette année et jusqu'en 1967, il fait une croisière annuelle autour des îles méditerranéennes sur le yacht Aspara, appartenant à un de ses amis. Un carnet de notes, rédigées au cours de la croisière de l'année 1967 autour des îles Éoliennes, a échappé miraculeusement à la destruction des inédits qu'il avait souhaitée. Il a été publié après sa mort dans la collection «Cahiers Saint-John Perse» n<sup>os</sup> 8-9, chez Gallimard, 1987.
- 1969 Publication dans *La Nouvelle Revue française* d'un court poème, «Chanté par celle qui fut là», présenté par le poète comme «un hommage à Diane Saint-Leger Leger».
- 1972 Publication du volume de la Pléiade des *Œuvres complètes* de Saint-John Perse, composé entièrement par ses soins.
- 1973 Publication dans *La Nouvelle Revue française* de «Nocturne» qui se clôt sur l'exclamation suivante, féroce et ironique : «Singe de Dieu, trêve à tes ruses!»
- 1974 Publication dans *La Nouvelle Revue française* de «Sécheresse». L'inspiration poétique, en s'amenuisant, fait le récit de ce tarissement.
- 1975 **Mort de Saint-John Perse. Il repose dans le petit cimetière marin de Giens.**

## I ŒUVRES DE SAINT-JOHN PERSE

### A Œuvres complètes

Œuvre complètes, Paris, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», Gallimard, 1972  
[rééd. 1982, isbn 2-07-010736-1]

À la nouvelle édition de 1982 ont été ajoutés les deux derniers poèmes,

Nocturne (1973) et Sécheresse (1974).

Composé du vivant du poète, le volume est entièrement son œuvre: présentation de la biographie et de la bibliographie, sélection soignée des correspondances, des documents littéraires et politiques et des discours critiques, témoignages et commentaires personnels sur les circonstances de rédaction de ses poèmes, sur son pseudonyme ou sa généalogie.

### B Autres poèmes

*Désir de créole*, poème d'enfance publié dans le numéro du 15 mars 1908 de *La Guadeloupe littéraire*, repris dans *Saint-John Perse, antillanité et universalité*, éd. Henriette Levillain et Mireille Sacotte, Éditions caribéennes, 1988, p. 75-76, isbn 2-87679-035-1.

*L'Animale*, poème inachevé de juin 1907, commenté par A. Henry,

Paris, coll. «Cahiers Saint-John Perse» n° 4, Gallimard, 1981, p. 11-26, isbn 2-07-024281-1.

### C Correspondances

*Lettres à l'Étrangère*, textes réunis et présentés par Mauricette Berne,  
Paris, Gallimard, 1987, isbn 2-07-071078-5.

*Lettres à Gabriel Frizeau*, publiées par A. Henry,

Bruxelles, Académie royale de Belgique, 1993, isbn 2-8031-0114-9.

*Correspondance Saint-John Perse – Jean Paulhan, 1925-1966*,

édition établie et présentée par Joëlle Gardes Tamine,

Paris, coll. «Cahiers Saint-John Perse» n° 10, Gallimard, 1991, isbn 2-07-072492-1.

*Correspondance Saint-John Perse (Alexis Leger) – Dag Hammarskjöld (1955-1961)*,

édition établie et présentée par Marie-Noëlle Little,

Paris, coll. «Cahiers Saint-John Perse» n° 11, Gallimard, 1993, isbn 2-07-073329-7.

Les «*Lettres d'Asie*» de Saint-John Perse, les récits d'un poète,  
édition établie et présentée par Catherine Mayaux,  
Paris, coll. «Cahiers Saint-John Perse» n° 12, Gallimard, 1994, isbn 2-07-073883-3.  
*Correspondance Saint-John Perse – Roger Caillois*,  
édition établie et présentée par Joëlle Gardes Tamine,  
Paris, coll. «Cahiers Saint-John Perse» n° 13, Gallimard, 1996, isbn 2-07-074514-7.  
*Saint-John Perse et ses amis américains, 1940-1970*,  
textes réunis, traduits et présentés par Carol Rigolot,  
Paris, coll. «Cahiers Saint-John Perse» n° 15, Gallimard, 2001, isbn 2-07-076183-5.  
*Lettres à une dame d'Amérique*, Mina Curtiss,  
textes réunis, traduits et présentés par Mireille Sacotte,  
Paris, coll. «Cahiers Saint-John Perse» n° 16, Gallimard, 2003, isbn 2-07-073501-X.

## II TÉMOIGNAGES ET HOMMAGES

**Dujon-Jourdain, Élodie, Dormoy-Léger, Renée**, *Mémoires de békées*,  
texte présenté et annoté par Henriette Levillain,  
Paris, coll. «Autrement mêmes», L'Harmattan, 2002, isbn 2-7475-2798-0.  
**Guerre, Pierre**, *Portrait de Saint-John Perse*,  
textes établis et présentés par Roger Little, Marseille, Sud, 1989.  
*Honneur à Saint-John Perse*,  
préface de Jean Paulhan, Paris, Gallimard, 1965.

## III BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE SÉLECTIVE

**Boyer de Sainte-Suzanne, Raymond**, *Une politique étrangère. Le Quai d'Orsay et Saint-John Perse à l'épreuve d'un regard (1938-1940)*, présentation de Henriette et Philippe Levillain,  
Paris, Viviane Hamy, 2000, isbn 2-87858-133-4.  
**Caillois, Roger**, *La Poétique de Saint-John Perse*,  
Paris, Gallimard, 1953, [rééd. 1972, isbn 2-07-021151-7].  
**Camelin, Colette**, *Éclat des contraires. La poétique de Saint-John Perse*,  
Paris, CNRS éditions, 1998, isbn 2-271-05597-0.

- Camelin, Colette, Gardes Tamine Joëlle**, *La Rhétorique profonde de Saint-John Perse*, Paris, Champion, 2002, isbn 2-7453-0634-0.
- Frédéric, Madeleine**, *la Répétition et ses structures dans l'œuvre poétique de Saint-John Perse*, Paris, Gallimard, 1984, isbn 2-07-070169-7.
- Gallagher, Mary**, *La Créolité de Saint-John Perse*, Paris, coll. «Cahiers Saint-John Perse» n° 14, Gallimard, 1994, isbn 2-07-073883-3.
- Levillain, Henriette**, *Le Rituel poétique de Saint-John Perse*, Paris, Gallimard, 1977, isbn 2-07-035360-5.
- Levillain, Henriette**, *Sur deux versants. La création chez Saint-John Perse d'après les versions anglaises de son œuvre poétique*, Paris, José Corti, 1987, isbn 2-7143-0200-9.
- Rigolot, Carol**, «Forged Genealogies: Saint-John Perse's Conversations with Culture», University of North Carolina, *North Carolina Studies in The Romance Languages and Literatures* n° 271, 2002, isbn 0-8078-9275-0.
- Sacotte, Mireille**, *Parcours de Saint-John Perse*, Paris-Genève, Champion-Slatkine, 1987, isbn 2-05-100820-5.
- Sacotte, Mireille**, *Alexis Leger Saint-John Perse*, Paris, coll. «les dossiers Belfond», Belfond, 1991 [rééd. L'Harmattan, 1999, isbn 2-7384-6121-2].
- Sacotte, Mireille**, *Éloges et La Gloire des rois*, Paris, coll. «Foliothèque», Gallimard, 1999.
- Ventresque, Renée**, *Les Antilles de Saint-John Perse. Itinéraire intellectuel d'un poète*, Paris, L'Harmattan, 1993, isbn 2-7384-2140-7.

Ce livre est édité  
par l'**adpf** association pour la diffusion  
de la pensée française ●

Il est dessiné par SpMillot, Paris,  
fabriqué par Cent pages,  
et imprimé à 12 500 exemplaires,  
en mars 2005.

### Titres disponibles

André Breton  
Architecture en France  
Arthur Rimbaud  
Balzac  
La Bande dessinée en France  
Berlioz écrivain  
Biodiversité  
Chateaubriand  
Le Cinéma français  
Claude Simon  
Cinquante Ans de philosophie française  
    1. Les années cinquante/épuisé  
    2. Les années structure, Les années révolte  
    3. Traverses  
    4. Actualité de la philosophie française  
Des poètes français contemporains  
Écrivains voyageurs  
L'Essai  
L'État  
France – Allemagne  
France – Chine  
France – Grande-Bretagne  
La France et l'Olympisme  
La France de la technologie  
George Sand  
Georges Bernanos  
Gilles Deleuze  
Henri Michaux  
Histoire & historiens en France depuis 1945  
Hugo  
Islam, la part de l'universel  
Jean-Paul Sartre  
Johannesburg 2002. Sommet mondial du développement durable  
Julien Gracq  
Lévi-Strauss  
Lire la science  
Louis Aragon  
Marcel Proust  
Maurice Merleau-Ponty  
Musiques en France  
Nathalie Sarraute  
La Nouvelle française contemporaine  
La Nouvelle Médecine française  
Paul Claudel  
Paul Ricœur  
Photographie en France, 1970-1995  
Romain Gary  
Le Roman français contemporain  
Sciences humaines et sociales en France  
Sport et Littérature  
Stéphane Mallarmé  
Le Théâtre français  
Théâtre français contemporain  
Le Tour en toutes lettres  
Voltaire  
200 ans de Code civil

Les textes publiés dans ce livret  
et les idées qui peuvent s'y exprimer  
n'engagent que la responsabilité  
de leurs auteurs et ne représentent  
en aucun cas une position  
officielle du ministère des Affaires  
étrangères.